

choisir

revue culturelle
n° 648 – décembre 2013

Moyen-Orient Identités en crise

Religions

A l'épreuve de Jérusalem

Politique

De réfugié à « terroriste »



Les temps changent

*Pour pouvoir changer, le temps a besoin d'un lieu.
Les temps ont changé lorsqu'il est né.
En quel lieu ?
A l'auberge, il n'y avait pas de place,
mais dans un cœur qui s'ouvrait à l'impossible,
et sur la route que deux personnes parcouraient ensemble
dans une foi qui allait au-delà de l'impossible.
Et vinrent les rejoindre les bergers qui firent confiance
en la parole de l'ange. Le lieu grandit.
Y a-t-il de la place dans notre auberge afin que les temps changent ?
Nous avons tous un cœur
et nous sommes tous les uns pour les autres
compagnons de route.
Espérance pour le temps et l'éternité.*

Mgr Klaus Hemmerle

In « Prières glanées », Chiara Lubich



**Que la paix et la promesse de Noël
vous remplissent le cœur de joie !
Belles fêtes de fin d'année à vous tous.**

choisir

n° 648 - décembre 2013

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet :

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Fred de Noyelle/GODONG

p. 7 : WCC

p. 12 : Hanan Isachar / GODONG

p. 15 : Pierre Desorgues

p. 17 : Pierre Desorgues

p. 20 : Zeernews

p. 24 : Alfonso Cuarón

p. 26 : Jeremy Bierer

p. 28 : Ernst Scheidegger / ProLitteris,
Zürich

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Noël, la violence exorcisée <i>par Pierre Emonet</i>	
Spiritualité	8
Cadeaux de Noël <i>par Etienne Perrot</i>	
Religions	9
La terre promise <i>par Lucienne Bittar</i>	
Religions	10
Le choc du réel. Un chrétien à l'épreuve de Jérusalem <i>par Yvan Mudry</i>	
Politique	14
Islam politique. L'expérience tunisienne <i>par Pierre Desorgues</i>	
Politique	16
Abdelfattah Mourou. Interview d'un cofondateur d'Ennahda <i>par Pierre Desorgues</i>	
Politique	18
Réfugiés de Syrie. Appel à l'Occident <i>par Lucienne Bittar</i>	
Politique	19
Syriens en Egypte. De réfugiés à « terroristes » <i>par Giulia Bertoluzzi</i>	
Cinéma	24
Immersion <i>par Patrick Bittar</i>	
Théâtre	26
Passé, présent et fantasmes <i>par Valérie Bory</i>	
Expositions	28
Richier et les abstractionnistes <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	31
Le Petit Prince <i>par Didier Lafargue</i>	
Livres ouverts	35
Colonisation et évangélisation <i>par Hilaire Mitendo</i>	
Chronique	42
Ce n'est qu'un au revoir <i>par Gladys Théodoloz</i>	
Table des matières 2013	44

Noël, la violence exorcisée

« Paix sur la terre », chantaient les anges dans le ciel de Palestine. Le nouveau-né de la crèche en était le gage. Une longue histoire tissée de violences et de guerres le précédait, dont les malheurs avaient aiguisé l'espoir d'une paix durable. Le prophète l'avait laissé entendre: un jour viendra où, sous la conduite de l'enfant, le loup habitera avec l'agneau, et le lion comme le bœuf mangera du fourrage (Is 11,6-9). L'irréconciliable sera réconcilié.

Un trait de lumière dans la nuit des hommes, grande fête dans le Ciel et sur la Terre : la violence est neutralisée, celle surtout qui vient du Ciel. L'enfant relaie le Dieu des armées, au nom duquel des peuples ont été dépouillés ou passés au fil de l'épée. Véritable sourire de Dieu, il parle de bienveillance, de patience, de pardon, de miséricorde et prend sur lui toute la violence du monde, au risque d'être emporté par elle. Dans la crèche se profile déjà la croix, somme de toute la méchanceté du monde, symbole de la faiblesse de Dieu.

Dans le ciel de Palestine, aujourd'hui, sifflent les roquettes du Hamas et les oiseaux de proie de Tsahal' sèment la mort. A Bethléhem, pour contempler le berceau du Prince de la Paix, les anges doivent voler plus haut que le mur de la honte. En Israël, en Egypte, en Tunisie, les ambitions politiques et le fanatisme religieux compromettent les libertés démocratiques à peine retrouvées, et les intégristes de tout poil s'entredéchirent, persuadés que le Ciel cautionne leur violence.

Les chrétiens auraient tort de trop vite s'en scandaliser. Ils ont derrière eux une longue histoire de violence. Les promesses de paix de la nuit de Noël ont vite été oubliées. Il n'a pas fallu attendre longtemps pour que les disciples de Jésus interdisent de parole ceux qui

n'appartenaient pas à leur groupe, ou menacent du feu du Ciel les voisins qui leur refusaient l'hospitalité (Lc 9,49-56). Durant des siècles, le message de paix du Christ a été imposé par le fer et le feu : guerres de religion, croisades, chasses aux sorcières, bûchers, procédures inquisitoriales ont lésé les droits essentiels de l'homme, en rythmant l'annonce de l'Évangile avec une violence qui n'avait rien à voir avec l'esprit du Maître.

Une religion, quelle qu'elle soit, recèle un ferment de violence dès qu'elle ambitionne d'occuper l'espace public pour le structurer au nom de Dieu. Interprète de la volonté divine, elle ne peut être qu'absolue et exclure tout compromis, jusqu'à trouver son suprême accomplissement dans le sacrifice, la destruction de la vie. Les Anciens ne disaient-ils pas que les dieux sont jaloux ? Redoutable métaphore qui autorise toute violence, caution offerte aux fanatiques qui aspirent à se concilier les bonnes grâces du Paradis en éliminant ou en contraignant ceux et celles qui ne partagent pas leur foi. A vouloir trop satisfaire le Ciel et son sourcilieux locataire, on en vient à instrumentaliser l'homme.

Mais Dieu a quitté son Ciel pour rejoindre les hommes jusque dans leur plus profonde faiblesse (Ph 2,6-11). Loin de les surplomber, toute violence religieuse désamorcée, il parle et agit à partir de leur faiblesse. Aux hommes, désormais, d'en prendre soin et de le protéger. Dans la synagogue de Capharnaüm, d'un geste provocateur, Jésus a déplacé le point de mire du culte. A l'endroit où traditionnellement se trouvait la Loi, au centre de l'assemblée croyante, il a installé l'homme blessé (Mc 3,1-6). Celui que la religion maintenait dans son infirmité est devenu la référence d'un nouveau comportement religieux : tout ce qu'on lui fera ou qu'on lui refusera sera fait ou refusé à Dieu. Le service de l'homme devient service divin, et le seul absolu « religieux », l'engagement pour que le prochain vive.

Pierre Emonet sj



■ Info

Familles, large consultation

Plus de collégialité, une consultation élargie : c'est ce que le pape François a voulu pour le III^e Synode extraordinaire des évêques sur la famille, qui aura lieu du 5 au 19 octobre 2014 à Rome. Le document préparatoire, *Les défis pastoraux de la famille dans le contexte de l'évangélisation*, aborde de nombreux sujets délicats, comme la préparation au mariage, le concubinage, les divorcés remariés, les unions de personnes du même sexe, la contraception. Il a été envoyé par le Vatican, début novembre, aux Conférences épiscopales du monde entier, aux Synodes orientaux et aux dicastères de la Curie romaine. Charge aux évêques de questionner leur base et de faire remonter à Rome, d'ici janvier, les témoignages et propositions recueillis. Les réponses des Eglises locales serviront ensuite à la rédaction du « document de travail » du synode.

Cette méthodologie n'est pas totalement nouvelle, puisque le *Règlement du synode* prévoit que « bien que les premiers destinataires de ce document soient les évêques et les Conférences épiscopales, ceux-ci ont toute liberté d'élargir leur base de consultation ». Mais cette fois-ci, il s'agit d'une invitation expresse...

En Suisse romande, une large consultation des paroisses, agents pastoraux et autres personnes engagées dans l'Eglise a aussitôt été lancée par Mgr Charles Morerod dans le diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. Les réponses ont jusqu'à Noël pour parvenir au secrétariat de la Conférence épiscopale suisse. (*zenit/com./réd.*)

■ Info

Speeddating du bénévolat

Le premier *speeddating* romand du bénévolat est fribourgeois. Organisé par le RéseauBénévolatNetzwerk, il a eu lieu le 4 décembre dans le cadre de la Semaine des générations, organisée par le canton. Y ont participé 17 associations fribourgeoises, couvrant tous les domaines, du social à la culture, en passant par le sport, l'environnement ou encore la santé. Le principe est simple : bénévole potentiel et représentant d'association se retrouvent autour d'une table pendant 7 minutes pour échanger, avant que le premier ne passe à une autre table.

Pour les retraités, le bénévolat est un moyen de rester intégrés dans la société, d'être utiles et reconnus. Pour les jeunes, c'est l'occasion de développer de nouvelles compétences et d'acquérir des expériences qui peuvent être un plus dans un curriculum vitae. www.benevolat-fr.ch. (*apic/réd.*)

■ Info

Chrétien antisémite ?

Le 16 octobre 1943, durant l'occupation nazie de Rome, plus de 1000 juifs romains furent arrêtés et déportés au camp d'extermination d'Auschwitz. Seuls 16 d'entre eux en sont revenus. A l'occasion de cet anniversaire, le pape François a adressé un message à la communauté juive de la ville, dans lequel il déclare : « La commémoration d'aujourd'hui pourrait être définie comme une mémoire future, un appel aux nouvelles générations à ne pas aplatir notre propre existence, à ne pas nous laisser entraîner par des idéologies, à ne jamais justifier le mal que

nous rencontrons, à ne pas baisser la garde contre l'antisémitisme et contre le racisme, quelle que soit leur provenance. »

Recevant en audience au Vatican une délégation de cette même communauté, il a réaffirmé qu'un chrétien antisémite serait une contradiction, car « ses racines sont juives ». (*apic/zenit/réd.*)

■ Commentaire

Sous le vocable diplomatique

« Le pape François ne veut pas rencontrer Benyamin Netanyahou. » Les journaux israéliens ont annoncé la chose de façon pour le moins mitigée : les uns en la banalisant par un entrefilet en bas de page, les autres en insistant sur l'embarras du Premier ministre.

Rappel des faits. Au printemps dernier, le président israélien Shimon Peres avait rencontré le souverain pontife, dans le cadre des visites de courtoisie des chefs d'Etat au nouveau pape. Il avait invité François à se rendre sur les lieux saints du christianisme.

Le 19 mars 2013, jour de l'intronisation du pape, une délégation orthodoxe, menée par Bartholomée I^{er}, patriarche de Constantinople, se rendait sur la place St-Pierre de Rome : c'était la première fois qu'un chef de l'Eglise orthodoxe assistait à la messe d'inauguration d'un pontificat depuis le Grand Schisme de 1054. Les deux chefs religieux auraient convenus de se retrouver à Jérusalem en 2014, 50 ans après leurs prédécesseurs Paul VI et Athénagoras, en janvier 1964.

A la mi-octobre, Mahmoud Abbas, accompagné de quelques personnalités palestiniennes, dont Vera Baboun, maire de Bethléem et chrétienne très

engagée, rencontrait le chef de l'Eglise catholique.

Dans ce contexte, Benyamin Netanyahou, en visite officielle en Italie la même semaine, ne pouvait manquer l'occasion de passer par le Vatican. Mais c'est par les médias qu'il fit connaître son intention d'être reçu par le pape. Une telle visite n'avait en réalité jamais été programmée, ni même envisagée par le Vatican. Qui en informa officiellement l'ambassadeur israélien. Celui-ci dut expliquer à Netanyahou que le protocole du Vatican était complexe et qu'une demande d'entretien dans un délai d'une semaine ne pouvait être acceptée, voire même pouvait être considérée comme insultante.

Je crois qu'à travers cet incident, on peut lire l'intention du pape François de ne pas confondre juifs et Israéliens et de ne pas mélanger politique et religion. Depuis son élection, le pape ne cesse-t-il pas de manifester des signes de rapprochement entre catholiques et juifs, rappelant que nous sommes tous des sémites ?

Belle leçon, qui nous oblige une nouvelle fois à mettre de la clarté dans notre vocabulaire, que la propagande israélienne ne cesse d'embrouiller par un discours officiel pour le moins ambigu. Et à ne pas oublier qu'il existe en Israël des Israéliens arabes, musulmans et chrétiens, et que vivent en Suisse et partout dans le monde des juifs qui ne sont pas Israéliens.

Jean-Bernard Livio sj

■ Hommage

François Bovon

Le professeur François Bovon est décédé le 1^{er} novembre, à l'âge de 75 ans. Spécialiste mondialement reconnu du Nouveau Testament, il avait enseigné à l'Université de Genève de 1967 à 1993, avant de rejoindre l'Université de Harvard en tant que professeur d'histoire des religions. Il y développa l'étude de la littérature apocryphe chrétienne et fut rédacteur en chef de la *Harvard Theological Review* de 2000 à 2010.

Parmi ses nombreuses publications, on peut signaler le commentaire de l'Evangile de Luc en 4 volumes (1989 - 2009). Comme l'a expliqué le théologien Enrico Norelli dans *Le Courrier* (9.11.13), « François Bovon y a synthétisé des siècles de recherches et fait ressortir de manière originale le Jésus très humain qu'évoque cet évangile ». Mentionnons encore son *New Testament and Christian Apocrypha* (2009), qui témoigne de sa passion pour les manuscrits apocryphes. « Rien de tel que la perspective de découvrir un nouveau fragment de parchemin grec chrétien, retenu dans le ventre du Mont Athos ou du monastère Sainte-Catherine, pour le mettre en joie ! écrit Claire Clivaz, professeur assistante en Nouveau Testament de l'Université de Lausanne (*Le Temps*, 05.11.13). Quoique si : j'ai vu briller ses yeux de la même impatience heureuse lorsqu'il parlait de ses petits-enfants... Savoir livresque dans les manuscrits, savoir de la vie dans les êtres de chair et de sang : il était attaché aux deux. » Interviewé en 1981 pour *choisir* sur la question de la « non violence évangélique », François Bovon déclarait : « Je pense que les chrétiens sont appelés à préserver dans l'Etat ce qui est une conquête de la justice, de la justice

sociale en particulier, face à un pouvoir économique placé entre les mains d'un petit nombre... »

rédaction

■ Info

COE, une Africaine à la présidence

La 10^e Assemblée du Conseil œcuménique des Eglises (COE) s'est réunie du 30 octobre au 8 novembre en Corée du Sud. Y ont pris part quelque 3000 personnes du monde entier.

Organe suprême du COE, l'Assemblée se réunit tous les sept ans. Elle a élu à Busan les membres de son organe directeur - le Comité central - avec à sa tête Agnes Abuom, de l'Eglise anglicane du Kenya. Présidente du COE pour l'Afrique de 1999 à 2006, elle est la première femme à accéder à ce poste.

L'Assemblée a aussi formulé des recommandations qui détermineront les priorités des activités à venir du COE. Son secrétaire général Olav Fykse Tveit a souligné l'importance pour les Eglises des questions de migrations : « Nous voyons des réfugiés qui essaient d'entrer en Europe pour toutes sortes de raisons, du changement climatique aux bouleversements politiques. C'est une situation dont il faut désormais se soucier au niveau international. La solidarité chrétienne veut que nous tendions la main à toutes les personnes qui ont besoin de notre soutien et que nous nous exprimions à voix haute face aux pouvoirs pour rechercher la paix et la justice. »

Parmi les autres questions traitées, l'inquiétante baisse des revenus du COE depuis 2006 (-31 %). Les fonds du COE n'ont jamais été aussi bas, car les

cotisations versées par ses membres sont de plus en plus faibles. « Cette situation menace la communauté et les initiatives visant à changer ce modèle devraient être au cœur des priorités du COE », a souligné Anders Gadegaard, président du Comité des finances de l'Assemblée. (WCC/réd.)

■ Info

Corée, un mur de prières

Plus de 1500 participants de l'Assemblée du Conseil œcuménique des Eglises (COE), réunie à Busan, en Corée du Sud, se sont rendus sur le site d'Imjingak à l'occasion du week-end de pèlerinage pour la paix (2-3 novembre). Depuis 41 ans, Imjingak est un lieu de recueillement pour les Coréens, mais aussi pour toutes les personnes visitant Séoul. Situé à sept kilomètres de la frontière militaire avec la Corée du Nord, il symbolise l'espérance d'une réunification entre les deux parties de la Corée. Il a été construit en 1972 pour accueillir les réfugiés nord-coréens.

La cérémonie a eu lieu sous une tente traditionnelle abritant une grande cloche du second millénaire. Lors du culte, les représentants du COE ont fait sonner à trois reprises la cloche, dont le carillon a pu être entendu de l'autre côté de la frontière. Les visiteurs ont inscrit leurs vœux sur des rubans et les ont suspendus sur des fils, créant ainsi un mur de prière. Une manière de méditer sur l'espérance en vue d'une réconciliation.

Cette année, les Coréens fêtent, en effet, le soixantième anniversaire de l'armistice. Mais ils continuent à vivre avec la peur d'une nouvelle guerre, comme l'a déclaré, le 7 novembre, le professeur de théologie Chang Yoon

Jae, de l'Eglise presbytérienne de Corée. Et de plaider pour un abandon du nucléaire. « Qui pourrait oublier les conséquences des bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki ? » a questionné le professeur. L'Asie est le seul continent à avoir subi une attaque nucléaire. Or 117 centrales nucléaires y sont en activité et 364 autres en construction ou planifiées. De plus, tous les pays d'Asie possèdent l'arme nucléaire ou sont protégés par des pays qui la possèdent.

Pour Chang Yoon Jae, « les centrales nucléaires et les armes nucléaires sont les deux faces d'un même problème, l'un au niveau civil, l'autre au niveau militaire (...) Le nucléaire est incompatible avec la paix et la foi chrétienne, il faut absolument arrêter cette lumière dangereuse et allumer la lumière à l'intérieur de nous. » (WCC/réd.)

Cérémonie à Imjingak



Cadeaux de Noël

Noël croule sous les cadeaux. A tel point qu'un commerçant de mes amis me disait l'autre jour, d'un air admiratif :

- Les curés sont vraiment très forts : ils réussissent à placer une fête religieuse juste au moment des cadeaux de Noël !

- Et pourquoi pas ? lui répondis-je avec une pointe d'humour. Les cadeaux, sans lesquels Noël ne serait pas Noël, peuvent incarner un esprit religieux. Comme dans la piété ou dans l'art, le spirituel se cache dans la posture et non pas dans la chose. - Quelle posture ? me demanda-t-il. - La posture, dis-je d'un ton doctoral, c'est à la fois un poste, c'est-à-dire un lieu où l'on est attendu, et une attitude.

- Le lieu, je le vois bien, c'est la famille, les enfants, le sapin, la crèche, les amis, le réveillon, les dépenses que l'on ne calcule pas trop et, jadis, la place du pauvre en bout de table que ma grand-mère attendait toujours le soir de Noël (lequel, en fait, ne venait jamais, parce que personne n'avait songé à l'inviter). Mais l'attitude ?

- Le vrai cadeau consiste à passer du « je » au « tu », puis du « tu » au « il ».

- ?

- Le « je » s'incarne dans les dons que je fais pour me faire plaisir. Le « tu » consiste à choisir le cadeau qui te fera plaisir, comme si je te connaissais mieux que le fond de ma poche.

- Mais toute relation entre toi et moi a besoin de s'exprimer ! Il n'existe pas de vraie relation qui ne s'inscrive dans la pesanteur des choses ; et le cadeau en est le signe sensible et efficace.

- Tu n'es pas loin de ce que je mets sous le passage du « tu » au « il ». Le cadeau à la troisième personne du singulier, c'est la vraie relation, qui n'abolit pas la distance entre nous et qui ne prétend pas combler à coup sûr ton désir.

- Si je te comprends bien, tu n'es jamais certain que ton cadeau ne fera plaisir.

- C'est cela-même.

- Et dans quel magasin le trouves-tu, ce cadeau étonnant ?

- Tu resteras toujours un commerçant, répondis-je avec un sourire. Le cadeau vécu dans le « il », ce peut être n'importe quoi. Ne serait-ce qu'un sourire, pour peu que la posture soit la bonne, celle qui sait dépendre de ma liberté. Je prends le risque que mon don soit mal interprété et qu'il suscite incompréhension ou même rejet.

- Je crois deviner, conclut mon ami le commerçant avec un air rêveur, que les cadeaux que tu fais à Noël cherchent à se faire pardonner.

- En effet...

Etienne Perrot sj

La terre promise

●●● **Lucienne Bittar**, Genève
Rédactrice en chef

religions

La filiation du christianisme au judaïsme a été affirmée à plusieurs reprises par le Saint-Siège et explicitée par *Nostra Aetate* (Déclaration sur les relations de l'Eglise avec les religions non-chrétiennes du concile Vatican II) : « L'Eglise ne peut oublier qu'elle a reçu la révélation de l'Ancien Testament par ce peuple avec lequel Dieu, dans sa miséricorde indicible, a daigné conclure l'antique Alliance, et qu'elle se nourrit de la racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les rameaux de l'olivier sauvage que sont les gentils. L'Eglise croit, en effet, que le Christ, notre paix, a réconcilié les juifs et les gentils par sa croix, et en lui-même, des deux, a fait un seul » (n° 4).

Deux idées de base émergent ici : premièrement, comme l'a dit explicitement Jean Paul II en 1986 lors d'une allocution, les juifs sont « nos frères aînés dans la foi » ; deuxièmement, le Christ est venu accomplir les Ecritures.

Un enjeu de taille se joue autour de ces affirmations. La création de l'Etat d'Israël en 1948 est perçue par la majorité des juifs comme l'accomplissement de la promesse biblique d'une terre pour ce peuple. Mais le sens théologique de cette promesse et sa réalisation politique actuelle peuvent-ils se confondre sans autre ?

Dans une interview publiée le 9 mai 2013 sur le site de l'Aide à l'Eglise en détresse, le cardinal suisse Kurt Koch, président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, déclare : « Il est vrai que la terre promise est partie intégrante de l'identité d'Israël », toutefois, il faut distinguer cette promesse de sa réalisation politique actuelle, vécue par les Palestiniens comme une catastrophe, celle de la perte de leur terre « par la guerre et les expulsions ». Pour ces derniers, et notamment les arabes chrétiens, la création de l'Etat d'Israël a été vécue comme une injustice, rappelle-t-il. Il est donc logique qu'« ils ne partagent pas l'interprétation théologique de la fondation de l'Etat d'Israël ».

Même entre Eglises chrétiennes, les approches sont donc différentes, car « les Orientaux n'ont pas vécu le dialogue avec les juifs avec le sentiment de culpabilité sous-jacent à la théologie occidentale après l'Holocauste ». C'est ce que rappelait Michel Nseir, responsable d'une réunion de théologiens organisée à Berne par le Conseil œcuménique des Eglises, en septembre 2008, autour de cette question : « Que peut la théologie face au conflit israélo-palestinien ? »

En bref, on ne peut faire abstraction de la réalité historico-politique, mais on doit la distinguer de l'histoire biblique et être conscient des conséquences de la théologie sur les populations concernées.¹

L. B.

La complexité des relations théologiques entre le christianisme et le judaïsme reste vive, malgré un dialogue persistant, tant l'historicité biblique et la réalité politique se télescopent avec l'existence de l'Etat d'Israël.

1 • C'est à cette complexité qu'Yvan Mudry a été confrontée lors de son séjour à Jérusalem et dont il témoigne dans *Le choc du réel*, aux pp. 10-13 de ce numéro.

Le choc du réel

Un chrétien à l'épreuve de Jérusalem

●●● **Yvan Mudry**, Lausanne
Journaliste et théologien

Combien de personnes n'envisagent pas de se rendre à Jérusalem parce qu'elles croient que la région est à feu et à sang ou qu'elles craignent de cautionner la politique israélienne ! Dommage, car le voyage peut ouvrir l'esprit et le cœur à des réalités insoupçonnées. Récit des moments forts d'un séjour de six mois dans la ville trois fois sainte.

Ce jour-là, jour des Rameaux, plus possible pour notre voyageur suisse de dissimuler son trouble. Il était allé à Bethphagé, sur le Mont-des-Oliviers, pour participer à la procession célébrant l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Et le voilà, en début de semaine sainte, enrôlé dans un défilé politique : des paroissiens des Territoires arborent le drapeau rouge, noir, vert et blanc de la Palestine, et il lui faut bien marcher sous cette bannière. Comment le ferait-il sereinement, alors qu'il n'est pas venu défiler pour une cause mais pour assister à une cérémonie religieuse, et qu'il a retenu la leçon de Vatican II : le peuple du Nouveau Testament entretient une relation particulière avec la lignée d'Abraham ? Autant dire que son appartenance à l'Eglise l'apparente à tous les juifs du monde, « chéris par Dieu à cause de leurs pères » (Rm 11,28). Alors, s'il faut des drapeaux, pourquoi pas aussi l'étendard blanc frappé de l'étoile de David, ne serait-ce que parce que de nombreux chrétiens arabes ont la nationalité israélienne ? La question lui paraît d'autant plus légitime qu'il a prié au sein de la *qehilla*, la communauté catholique d'expression hébraïque. Alors, pourquoi le drapeau aux couleurs panarabes et lui seul ? Parce que les chrétiens de la région sont en majorité arabes et parce que les Palestiniens sont les principales victimes d'un

conflit dramatique qui dure depuis des décennies, répondraient beaucoup de croyants francophones qui marchent à ses côtés en tenant de grandes palmes. Certains se diraient même surpris par la question. L'Evangile n'invite-t-il pas à compatir à la souffrance et à venir en aide aux opprimés ? Une argumentation qui ne laisserait pas notre pèlerin insensible.

C'est que, pour en rester à Jérusalem et ne parler que de la terre, il s'est promené à l'entrée ouest de la cité, dans les ruines affligeantes de Lifta, un bourg arabe dépeuplé en 1948. Il a été choqué par l'affaire de l'Imperial, un grand hôtel du quartier chrétien à la porte de Jaffa, acquis par un propriétaire juif : Walid Dajani, gérant du complexe, lui a expliqué que si la transaction opaque était validée, il n'y aurait plus aucun espoir de voir un jour la Vieille Ville changer de statut. Il a été surpris par les constructions juives dans ce qui était avant 1967 la partie jordanienne de la cité, à Ras el-Amud par exemple. Il a été touché par le délabrement de nombreux monuments arabes de la Vieille Ville, des portes et des *khans*, des fontaines, des *tourbas* et des *madrasas* de l'époque mamelouke. En arpentant la ville, notre voyageur sera d'ailleurs constamment frappé par le contraste existant entre les quartiers arabes, comme Silwan ou Abou Tor, et les quartiers juifs comme Rehavia ou Talpiot.

La Terre promise

Comment s'y retrouver ? Peut-être en revenant à ce point zéro, ce mont où fut bâti le Temple et sur lequel s'élève aujourd'hui le dôme du Rocher, appelé aussi mosquée d'Omar, que le regard redécouvre sans cesse avec émerveillement et dont il se sépare toujours à regret. Notre visiteur s'est délecté de la beauté de l'esplanade des Mosquées, bâtie sur le mont ; il y a côtoyé des musulmans qui semblaient, là-haut, comme allégés du poids de leur vie dans les quartiers surpeuplés d'en bas. Il a vu tant de juifs prier avec ferveur, de nuit comme de jour, au *kotel*, le mur proche du mont, « pierre de fondation du monde », lieu du sacrifice d'Isaac, emplacement du saint des saints du Temple abritant l'Arche d'alliance.

Même si le Saint-Sépulcre se trouve à un autre endroit de la ville et si les Byzantins ont laissé les lieux en ruines, notre chrétien sait qu'il ne peut pas réfléchir à la terre entourant ce lieu de prière sans en appeler à sa foi. Le voilà donc ramené à la Bible, à cette promesse à Abraham : « C'est à ta postérité que je donnerai ce pays » (Gn 12,7), à cette parole de Yahvé aux « gens de la maison d'Israël » : « Je vous prendrai parmi les nations, je vous rassemblerai de tous les pays étrangers et je vous ramènerai vers votre sol » (Ez 36,24).

Ces versets sont-ils caducs car les enfants de Yahvé se sont révoltés contre lui et font le mal ? Ils « ajoutent maison à maison », ils « joignent champ à champ jusqu'à ne plus laisser de place et rester seuls habitants au milieu du pays » (Is 5,8). Impossible de le dire, car Paul affirme, pour sa part, que « les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance » (Rm 11,29).

Aussi notre croyant sera-t-il frappé par cet appel à Dieu figurant encore dans une majorité de *sidourim*, les livres de prière juive : « Bénis l'Etat d'Israël, début de notre délivrance. » Il découvrira également que si les Israéliens juifs occupent tant de terres, ce n'est pas seulement en raison d'un coup de force de l'Europe au lendemain de la Shoah : la visite de lieux comme le « village » de Yemin Moshé, face à la Vieille Ville, reconnaissable à son moulin, lui montrera que des juifs étaient déjà revenus dans la région avant le début du XX^e siècle.

L'exode des chrétiens

Lors de ses promenades, notre Suisse a aussi appris que les chrétiens, et en premier lieu l'Eglise grecque orthodoxe, détiennent à Jérusalem un immense patrimoine immobilier. Combien de fois a-t-il découvert sur une façade l'emblème de cette institution, mêlant les lettres grecques *tau* et *phi* symbolisant le Saint-Sépulcre ! Plusieurs constructions phares d'Israël, dont la Knesset, sont bâties d'ailleurs sur des terrains lui appartenant. Les catholiques aussi possèdent de nombreux sanctuaires. D'où le plaisir d'apercevoir le drapeau jaune et blanc du Vatican flottant sur le Patriarcat latin ou sur Notre-Dame, avec sa statue de Marie et ses tourelles visibles loin à la ronde. Quelle joie de pouvoir visiter tant d'églises, de couvents, de jardins, d'hôtelleries chrétiennes si bien situés, comme la fameuse Maison d'Abraham. Quelle chance pour les groupes de pèlerins étrangers !

Mais bientôt, des questions se posent : combien de religieux occupent ces lieux et la relève est-elle assurée ? Et puis, les chrétiens arabes tirent-ils profit du patrimoine constitué au fil des

siècles ? Comment vivent-ils sur cette terre disputée ?

Les chrétiens sont de moins en moins nombreux dans la région. Notre pèlerin en a douloureusement pris conscience dans la nuit du 24 décembre, lors d'une marche vers Bethléem. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, en s'approchant de la cité par le champ des Bergers, qu'il n'y avait presque pas de décorations de Noël. Et ce ne sont pas les illuminations de la place de la Nativité découvertes par la suite qui firent illusion. Manifestement, les chrétiens font profil bas dans cette ville où ils étaient autrefois majoritaires.

L'impression de malaise fut confirmée à Jérusalem, où bien des chrétiens arabes ne cachent pas qu'ils souhaitent quitter la région et où un proche expliqua à notre visiteur : « En Israël, nous avons toujours toutes sortes de problèmes, et pas seulement "le conflit". »

Jérusalem sous la neige



L'emploi, le logement sont des préoccupations fondamentales dans la région, comme les élections de janvier 2013 l'ont montré.

L'horizon des chrétiens s'est obscurci pour d'autres raisons encore. D'un côté, l'islamisation du monde arabo-musulman constitue une réelle menace pour eux - notre voyageur n'avait pas vu autant de femmes voilées lors de sa précédente visite. De l'autre, il y a ces faits divers préoccupants impliquant des juifs, relatés dans la presse : des graffitis hostiles ont été tracés à l'abbaye de la Dormition, des juifs orthodoxes ont craché sur des membres du clergé arménien, un député a déchiré publiquement un Nouveau Testament. A plusieurs reprises, notre visiteur a perçu lui-même, à certaines réactions de ses interlocuteurs, qu'il valait mieux être juif que non-juif en Israël.

Que de chocs et d'étonnements ! Et encore, les dissensions entre Eglises, si manifestes au Saint-Sépulcre, n'ont pas été évoquées. Ni la crise à la tête de l'Eglise orthodoxe grecque locale, dont le patriarche Irénée a été déposé. Ni l'impasse religieuse dans laquelle se trouvent ces chrétiens qui tronquent le *Magnificat* pour ne pas prononcer cette phrase : « Il est venu en aide à Israël, son serviteur » (Lc 1,54).

Des croyants décomplexés

Pourtant, pas un instant notre Suisse n'a regretté son séjour, et pas seulement parce que la ville est si belle sur son promontoire, avec sa couronne de collines, ses bâtiments de pierre aux teintes roses si douces dans la lumière d'altitude, ses foules où se côtoient femmes voilées, vieillards au foulard

palestinien, juives religieuses à per-ruque, hommes portant le *schtreimel*, « colons » à la large kippa blanche, chrétiennes de Russie à la tête couverte, soldats et policiers, touristes de partout...

C'est qu'à Jérusalem, il s'est senti constamment sollicité, remis en cause, appelé à affiner ses observations et à approfondir ses réflexions. Il est allé de question en question. Quel témoignage inattendu que celui de ces croyants de toutes confessions, pèlerins chrétiens chantant au Cénacle et ailleurs, musulmans priant en public, juifs orthodoxes aux tenues si singulières et dont toute la vie est modelée par l'obéissance ! Quelle rare mélodie, ces *incha'Allah* ou ces *baruch HaShem* dans la bouche des uns et des autres ! Quelle chance de pouvoir fêter la vigile pascale à Sainte-Anne avec des Africains, de revivre chaque vendredi ce moment où le temps paraît suspendu dans l'attente de la « fiancée Shabbat », d'entendre soudain l'appel à la prière du muezzin ! Alors il se demande : pourquoi donc, chez nous, le chrétien rase-t-il les murs ? Mais déjà il se reprend : n'y a-t-il pas trop de religion dans la Ville sainte ?

La mémoire collective

Durant son séjour, notre croyant a aussi perçu les limites d'une spiritualité « abstraite », où le visage du Christ disparaît derrière l'idée de Dieu, accompagnée d'une éthique compassionnelle indifférente aux lieux et aux temps. Les grottes et les arbres du Mont-des-Oliviers, les rues et les murs de la Vieille Ville l'ont contraint à le reconnaître : l'édifice de la foi est bâti sur les lieux de la rédemption, sur les emplacements de la croix et de la résurrection, même

si ceux-ci ne sont pas connus avec certitude. Il n'y aurait pas de message évangélique si rien ne s'était passé « dans le pays des Juifs et à Jérusalem » (Ac 10,39). Autant dire que le fidèle est dépositaire d'un héritage religieux reçu d'un peuple précis, dans une région du monde particulière, dotée dès lors d'un statut unique.

Mais Jésus a dit à la Samaritaine : « Ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père » (Jn 4,21). La « terre » du chrétien, ce n'est pas la Terre sainte, mais le corps du Christ ressuscité. Notre pèlerin le pressentait, et il l'a reconnu dans son oraison : au Saint-Sépulcre ou sur le Mont-des-Oliviers, on ne prie pas toujours mieux qu'ailleurs. Mais, pour autant, son séjour lui aura fait comprendre qu'il ne peut pas être indifférent à la terre d'Israël, ni choisir ses engagements comme s'il ne s'inscrivait pas dans la grande communauté des croyants dont Abraham est le père.

Parce qu'il a visité ces lieux ou leurs alentours, le Temple, les piscines de Siloé et de Béthesda, Gethsémani ou le Golgotha, les pages de l'Évangile auront désormais pour lui une tout autre saveur : réveillant mille impressions, ayant un écho jusque dans sa chair, le récit vivifiera sa foi comme jamais auparavant. Il aura découvert qu'il n'est pas possible de disqualifier d'emblée toute lecture théologique de l'histoire relativisant les approches purement politiques. Et il sera encore plus profondément persuadé qu'il y a des choses qui dépassent la raison, car les voies de Dieu sont « incompréhensibles » (Rm 11,33).

Y. M.

Islam politique

L'expérience tunisienne

●●● **Pierre Desorgues**, Paris
Journaliste

L'incertitude reste totale en Tunisie. Le parti islamiste Ennahda, aux affaires depuis deux ans, s'était engagé à quitter le pouvoir avant la fin du mois d'octobre.

Mais il refuse pour l'instant de céder. Un nouveau gouvernement, composé essentiellement de technocrates, devrait prendre le relais, avec pour objectif de redresser la situation économique.

Avec une inflation qui dépasse les 7 % et près de 700 000 chômeurs pour une population de 10 millions d'habitants, la désespérance sociale reste forte en Tunisie. En outre, depuis l'assassinat de deux députés de l'opposition de gauche, Chokri Belaid et Mohammed Brahimi en février et en juillet derniers, le discours politique s'est radicalisé, tant dans le camp laïque que dans le camp islamiste.

Hazem Ksouri, avocat, proche de la gauche laïque et fondateur de l'ONG « Tunisie libre », se veut optimiste. « Les islamistes n'ont pas d'autres choix. Ils ne peuvent pas faire autrement que de quitter le pouvoir. Lors des élections de l'assemblée constituante au lendemain de la chute de Ben Ali, en 2011, ils ont obtenu un peu plus de 40 % des voix. Ils plafonnent aujourd'hui à 15 % dans les sondages. Ils sont conscients que s'ils ne renoncent pas au pouvoir, ils vont continuer à chuter dans les intentions de vote. Mais en même temps, ils ont peur d'une défaite aux urnes s'ils démissionnent. Ils hésitent donc. »

« Nous sommes dans une troisième phase du printemps arabe, poursuit l'avocat. Les dictateurs ont été renversés. Les islamistes sont arrivés au pouvoir et ils sont en train d'en être expulsés. Je reste confiant car la société tunisienne n'est pas la société égyptienne. Dès le début de la révolution, notre armée a refusé de tirer sur les

manifestants. Le conflit armé n'est pas inscrit dans les gènes de notre culture politique. Il y a bien eu des assassinats, des attentats, des pressions, des procès, mais les atteintes aux droits de l'homme n'ont rien à voir avec ce qui s'est passé au Caire. Les négociations entre les partis politiques et les deux camps, laïque et religieux, sont longues, difficiles. Elles se bloquent souvent. Mais au moins tous les partis discutent ensemble. »

Meriem Zeghidi, autre avocate, membre de l'Association des femmes démocrates, abonde dans ce sens. Pour elle, Ennahda n'est qu'un accident politique dans l'histoire du pays. « L'islam politique tunisien peut être digéré par la Tunisie. Aussi faut-il associer les islamistes à la démocratie, pour mieux les contrôler et les affaiblir. En Tunisie, les islamistes sortent dévastés de cette expérience du pouvoir. Ils ont démontré leur incapacité à vraiment gouverner le pays. »

Certes, une grande partie de la population du pays croit en Dieu et reste très conservatrice moralement, indique la militante féministe. Qui souligne que les candidats de Ennahda se sont présentés comme des hommes pieux, des hommes de Dieu et que c'est grâce à l'atmosphère de religiosité des campagnes et de l'intérieur du pays que les islamistes ont remporté les élections de l'assemblée constituante. « Mais Islam

et islam politique ne sont pas la même chose, précise-t-elle. La société tunisienne, même traditionnelle, reste attachée à certaines libertés, grâce notamment au Code du statut personnel de 1956 qui garantit les droits des femmes. En menaçant ces libertés, les islamistes se sont aliéné une bonne partie de la population. »

Clientélisme

Ennahda est accusé également d'avoir reproduit une bonne partie des pratiques du gouvernement Ben Ali. Ahmed, 26 ans, milite au sein de l'Union des diplômés chômeurs. Titulaire d'une maîtrise de philosophie, il a présenté en vain sa candidature aux concours de l'enseignement public. « Les islamistes placent leurs hommes aux postes-clés de l'administration et ils encaissent les pots de vin. Sous Ben Ali, pour réussir le CAPES [concours de l'enseignement secondaire], il fallait déboursier en 2010 un peu plus de 7000 dinars [4000 francs suisses]. Maintenant, c'est un peu plus de 8000 dinars. Les gens au gouvernement changent, mais les pratiques restent les mêmes. Si vous voulez avoir une chance d'obtenir un poste sans payer, il faut être proche du pouvoir en place », décrit le jeune homme désabusé. Les jeunes diplômés à l'origine du renversement de Ben Ali sont de fait les grands oubliés de la révolution.

Les islamistes ont supprimé l'aide de 200 dinars par mois (55 francs suisses) que leur avait versée le premier gouvernement intérimaire du pays. Plus de 40% des jeunes diplômés sont sans emploi.

« Notre pays est confronté à une vraie urgence sociale, confirme l'avocat Hazem Ksouri, et on a besoin de stabilité politique. On note chez beaucoup une forme de nostalgie de l'ère Ben Ali où les prix des denrées alimentaires étaient beaucoup moins élevés. Mais la révolution a apporté une chose que nous ne connaissions pas sous l'ancien régime : la liberté d'expression. Il ne faut surtout pas l'oublier. »

P. D.

politique

Manifestation contre le pouvoir islamiste à Tunis, octobre 2013



Abdelfattah Mourou

Interview d'un cofondateur d'Ennahda

●●● **Pierre Desorgues**, Paris
Journaliste

Abdelfattah Mourou est l'un des principaux artisans de l'islam politique en Tunisie. Cet avocat a cofondé Ennahda en 1981, avec Rached Ghannouchi. Il est aujourd'hui vice-président du mouvement politique, dont il commente l'expérience au pouvoir.

Abdelfattah Mourou nous reçoit dans sa villa cossue de la Marsa, non loin de Tunis, où il vit avec toute sa famille. Sa fille, non voilée, nous accueille. Elle vient de fonder un fonds de placement en finance islamique. Le cadre familial reste très éloigné des clichés véhiculés sur les islamistes.

Pierre Desorgues : *Ennahda a dirigé le gouvernement pendant près de deux ans. Cette expérience est perçue de manière très négative par une majorité de Tunisiens. Comment expliquez-vous cet échec ?*

Abdelfattah Mourou : « Nous sommes sans doute arrivés trop tôt aux affaires, dans un contexte économique et social très difficile. Nous n'avons aucune expérience du pouvoir. Moi-même, Rached Ghannouchi et certains cadres du mouvement étions dans l'opposition depuis plus de 40 ans. Il faut savoir comment faire fonctionner un Etat, un pays ! Nous n'avons pas réussi à dompter la machine administrative.

» Dès son arrivée au pouvoir, le mouvement a commis des erreurs, qui ont donné du grain à moudre à nos ennemis pour qui nous restions illégitimes malgré notre succès électoral.¹ Une culture démocratique ne s'apprend pas du jour au lendemain. Nos adversaires ont refusé de nous parler et nous nous

sommes laissés enfermer dans cet affrontement. Ce blocage nous a été fatal. Le pourrissement de la situation a bien entendu favorisé l'opposition.

» Notre fonctionnement interne, en outre, ressemblait plus à celui d'une confrérie religieuse qu'à un véritable parti politique capable d'articuler un programme cohérent. Il y a eu une part d'amateurisme politique. Ennahda a vocation à devenir un parti politique civil, dans un régime démocratique civil. Certains responsables de notre mouvement n'ont pas compris que chacun de nos actes ou de nos paroles est scruté, analysé et jugé par l'opinion publique du pays. Rached Ghannouchi n'a pas intégré cette donnée lorsqu'il a reçu les jeunes salafistes.² Il a bien sûr réaffirmé qu'ils étaient et restaient des enfants de la Tunisie, mais il n'aurait pas dû dire qu'il suivait leurs principes et leurs valeurs. Cela a été perçu, à juste titre, comme une grave dérive idéologique du parti. Cette rencontre a été catastrophique pour la perception de notre mouvement.

- 1 • Aux élections de l'assemblée constituante, Ennahda est devenu le premier parti politique du pays avec près de 40 % des voix.
- 2 • En octobre 2012, le leader du parti islamique avait reçu des salafistes et leur avait demandé de patienter.

» Je connais Rached Ghannouchi. Son autorité était contestée au sein du parti, victime de luttes internes. Il a probablement voulu faire un coup politique en essayant de trouver des alliés en dehors du parti. Cela a brouillé notre message. »

Vos adversaires vous accusent plutôt de manier le double discours, comme les Frères musulmans. Ennahda chercherait à islamiser la société tunisienne et aurait un agenda caché allant dans ce sens. Ainsi le leadership d'Ennahda ne cesse de réaffirmer qu'il ne touchera pas au Code du statut personnel de 1956, mais en même temps qu'il souhaite la levée de l'interdiction de la polygamie.³ Les journalistes accusent aussi le gouvernement d'Ennahda d'utiliser le Code pénal de Ben Ali, toujours en vigueur, pour bâillonner, par harcèlement judiciaire, la liberté d'expression.

« Nous ne sommes pas les Frères musulmans. Nous ne pratiquons pas de double langage. Je demande que l'on nous juge sur nos actes. On nous accuse d'avoir fait traîner l'écriture de la Constitution du pays, or plus de 95 % des articles ont été rédigés. Nous n'avons jamais remis en cause le Code du statut, ni les libertés des femmes. Nous n'avons pas levé l'interdiction de la polygamie. On nous reproche d'avoir voulu inscrire le fait que l'islam est la principale religion du pays, mais cette déclaration existait déjà dans le préam-

bule de la Constitution de Bourguiba. On nous accuse de jeter en prison des journalistes, mais ceux-ci ne sont pas au-dessus des lois ; ce sont des citoyens comme les autres. La diffamation est un acte répréhensible. Du reste, quel journaliste est aujourd'hui en prison ? Aucun, à ma connaissance. Zied el Heni a été libéré.⁴ Nous n'avons jamais remis en cause la liberté de la presse ni la liberté d'expression. »

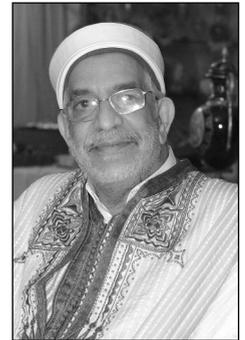
Comment voyez-vous l'avenir du mouvement ? Comment l'islam politique peut-il se définir en Tunisie ?

« Nous ne pouvons plus gouverner dans l'état des choses. Comment peut-on redresser la situation économique de la Tunisie, lorsque l'UGTT, le principal syndicat du pays, lance plus de trente-trois mille arrêts de travail en une seule année ? Au lieu de blâmer le gouvernement, le peuple et l'opposition devraient prendre leur part de responsabilité dans l'état actuel du pays. De notre côté, nous devons réaffirmer ce qu'est vraiment Ennahda. Nous sommes un mouvement politique qui s'inscrit dans la démocratie. Nous ne recherchons pas l'établissement d'une théocratie. Nous sommes en terre d'islam l'équivalent de ce que sont les partis démocrates-chrétiens en Europe. Nous sommes simplement attachés à ce qui constitue l'héritage arabo-islamique du pays. Cet héritage a trop longtemps été nié. Nous estimons que chacun a le droit d'être libre et de pratiquer sa religion comme il l'entend.

» Notre parti, par contre, doit se moderniser. Rached Ghannouchi et moi-même devons sans doute passer la main à des jeunes qui appréhendent bien mieux la société tunisienne que nous-mêmes. »

P. D.

A. Mourou



3 • Le Code interdit la polygamie, instaure le divorce et n'autorise le mariage que par consentement mutuel des époux.

4 • Zied El Heni a été incarcéré pendant trois jours pour avoir accusé le parquet d'avoir fabriqué des preuves impliquant un caméraman dans une affaire de jets d'œufs contre le ministre de la Culture du gouvernement Ennahda.

Réfugiés de Syrie

Appel à l'Occident

●●● **Lucienne Bittar**, Genève
Rédactrice en chef

La succession des drames humains en Méditerranée a poussé le Haut commissariat pour les réfugiés (HCR) à demander aux pays occidentaux d'accorder l'asile à 30 000 réfugiés syriens d'ici la fin 2014. La Suisse a décidé d'en accueillir 500. Des chiffres ridiculement bas au regard des besoins et des efforts disproportionnés des pays limitrophes de la Syrie. L'Europe doit agir pour prévenir une escalade de l'instabilité dans la région.

Depuis le début du conflit en Syrie, des millions de personnes ont quitté leur maison, en qualité de déplacés internes (4,25 millions) ou de réfugiés dans les pays frontaliers (2 millions). On parle de 250 000 réfugiés en Jordanie, 600 000 en Turquie et 800 000 au Liban. Ironie amère, la Syrie avait elle-même accueilli 1,5 million de réfugiés irakiens en son temps...

Ces mouvements de la population syrienne ont de très lourdes conséquences. Outre les drames qu'ils signifient et les questions humanitaires qu'ils véhiculent, les Etats limitrophes doivent affronter le mécontentement de leur propre population. La Jordanie, qui a dû faire face dans le passé à l'afflux des Palestiniens, puis des Irakiens, doit gérer aujourd'hui celui des Syriens. Non sans mal. Selon un rapport d'Amnesty International, les 120 000 résidents du camp de Zaatari, le plus grand du pays, accèdent difficilement aux services les plus essentiels, comme à l'eau potable ; l'insécurité y est élevée et seule la moitié des enfants en âge d'être scolarisés le sont. Comment s'étonner que les nouveaux arrivants se fassent refouler à la frontière jordanienne ? Ou que la « syrophobie » contamine les Libanais ? N'est-ce pas ce pays quatre fois plus petit que la Suisse, qui a un lourd contentieux avec la Syrie, où résident déjà près de 300 000 réfugiés palestiniens et qui se remet non sans peine de

sa propre guerre civile, qui accueille le plus grand nombre de réfugiés en provenance de Syrie ?

Pour Michael Gallagher sj, représentant à Genève du Service jésuite des réfugiés, il n'y a pas à tergiverser : la communauté internationale doit aider ces pays à prendre en charge les réfugiés, afin d'assurer le maintien de l'ouverture de leurs frontières ; et l'Europe doit de toute urgence ouvrir ses portes pour désengorger ces pays, sous peine de déstabiliser toute la région. « Les consulats européens accordent les visas au compte-goutte, se scandalise-t-il, pourtant ils avaient promis de partager cette charge ! Ces familles syriennes ne serait-elles pas mieux ici que dans le désert Jordanien ? En moyenne, seuls 2000 réfugiés en provenance des camps gérés par le HCR sont admis en Europe chaque année, contre 60 000 pour les Etats-Unis. L'Europe doit faire un sérieux effort. »

En attendant, un nombre croissant de déplacés de Syrie choisissent, en désespoir de cause, la voie de l'illégalité, avec les risques que cela comporte. Ils cherchent à franchir la Méditerranée via l'Egypte, pour se rendre en Italie (voir les pp. 19-21 de ce numéro). L'Egypte, où la communauté syro-libanaise a été très bien accueillie jusqu'il y a peu mais souffre aujourd'hui aussi de rejet.

L. B.

Syriens en Egypte

De réfugiés à « terroristes »

● ● ● **Giulia Bertoluzzi**, Le Caire
Journaliste, agence « Zeernews »

« Tu viens d'où avec cet accent bizarre ? » - « Je viens de Syrie », répond le nouvel arrivé. - « De Syrie ? Attention tout le monde ! Il a une bombe dans son paquet ! » Le Syrien ouvre le sac, qui contient un sandwich au *shawarma*.¹ Le silence tombe sur la scène. Nous sommes le 31 octobre, dans un quartier populaire du Caire qui accueille beaucoup de réfugiés syriens. La troupe de théâtre *Tomates Rouges* joue la pièce *On va chez les voisins*. Une mise en scène des difficultés récentes rencontrées par les Syriens en Egypte.

Depuis le début de l'année, le pays a connu une recrudescence du nombre de réfugiés syriens. Au début 2012, ils étaient quelques milliers enregistrés à Alexandrie. Mais « depuis janvier 2013, la ville en a accueilli plus de 30 000 », précise Georges Wuchof, responsable de Caritas Alexandrie.

« Je suis arrivée en Egypte en janvier 2013 et pendant six mois les Egyptiens m'ont aidée avec tous leurs moyens », dit Yara, une jeune universitaire syrienne. « Mais depuis le 30 juin et la prise de pouvoir des militaires, les médias égyptiens associent les Syriens aux terroristes. Nous ne sommes

plus les bienvenus. »² La presse assène que l'ex-président Morsi privilégiait les Syriens. « En réalité, la situation des réfugiés était la même sous la présidence de Morsi que sous celle de Moubarak », déclare Mahienour el Massry, avocate et activiste de l'association Refugees Solidarity Network.

Conséquences de cette campagne de presse, des gens, y compris des enfants, se font agresser au seul motif qu'ils sont Syriens. En octobre passé, une jeune fille a perdu un œil dans un quartier d'Alexandrie, raconte el Massry, et un enfant de 9 ans a été menacé avec un couteau sur la gorge dans ce quartier où vivent la majorité des Syriens du Caire. « Dans les magasins, les vendeurs augmentent les prix s'ils savent que je suis Syrien », témoigne Alaa, qui vit à Alexandrie où il gère une fromagerie. « Mon rêve est de me réveiller et que la guerre en Syrie soit finie. Je ne peux plus rester en Egypte. Je vais essayer de partir en Europe en attendant de pouvoir rentrer chez moi. »

« Une partie de ma famille est en Allemagne », raconte pour sa part Yara, « mais je ne peux pas les rejoindre légalement car je suis majeure. S'il n'y a pas d'autres moyens, j'irai par la mer, comme l'a fait mon père et comme le fera mon fiancé. » Les Syriens savent, en effet, qu'une fois arrivés illégalement en Europe via la mer, ils seront acceptés en tant que réfugiés.

Après la chute du président Morsi, les réfugiés syriens ont été catalogués comme « terroristes » en Egypte, au même titre que tous les membres des Frères musulmans. Selon les estimations du Haut commissariat pour les réfugiés, sur les 4600 Syriens qui ont rejoint l'Italie par mer depuis l'Egypte entre janvier et octobre 2013, plus de 3000 l'ont fait après août. Un chiffre alarmant, indicateur du glissement de la perception des Syriens en Egypte.

1 • Viande d'agneau haché.

2 • En particulier depuis le sit-in de Rabaa, au Caire, le 14 août, qui s'est terminé par un massacre.

La traversée

Cette solution du coup leur paraît plus accessible que la voie légale. Le Haut commissariat pour les réfugiés (HCR) a fait circuler le 18 octobre un avis indiquant qu'avant fin 2014, 10 240 demandeurs d'asile de Syrie auront la possibilité d'être accueillis dans 17 pays. Or on en compte 300 000 rien qu'en Egypte, tandis que le Liban, la Jordanie et la Turquie en accueillent environ 2 millions et demi ! Au vu de ces chiffres, les Syriens qui demandent un visa par voie légale se heurtent systématiquement à un refus.

« Les intermédiaires viennent souvent me rendre visite dans ma fromagerie », témoigne Alaa. « Jusqu'au mois dernier une Syrienne, qui affirmait avoir un passeport italien, venait y recruter les gens pour partir. Elle racontait qu'elle avait fait le voyage plusieurs fois, en toute

sécurité, et que si je trouvais beaucoup de volontaires pour elle, elle baisserait le prix de la traversée de 3500 à 2800 dollars. »

Le fiancé de Yara, lui, attend son départ : « J'ai déjà tout arrangé avec les trafiquants. Ils peuvent m'appeler d'une minute à l'autre. Mais ils nous disent d'où on partira qu'au dernier moment, pour éviter que quelqu'un ne parle à la police. Soit je vais voyager par la mer, jusqu'en Italie, soit par la Turquie, jusqu'en France. »

Les départs sont organisés tout au long des côtes méditerranéennes d'Egypte, de Port-Saïd jusqu'au camp de Saloum, sur la frontière avec la Libye. Dernièrement, les trafiquants ont même commencé à organiser les voyages depuis la Libye et la Turquie. Noun, un pêcheur de Abo Quir, en banlieue d'Alexandrie, dit avoir vu des milliers de gens partir par la mer. « Il y a toujours énormément d'enfants parmi eux, spécifie-t-il. Quand je les vois, je leur dis de ne pas partir avec les petits car le voyage est dangereux, mais eux, ils n'hésitent pas ; ils ne veulent pas rester ici. »

Détention et déportation

Si les garde-côtes détectent les embarcations, ils arrêtent les Syriens pour immigration illégale. « Les conditions dans les centres de détention sont pénibles », déclare Taher Moukhtar, médecin au Refugees Solidarity Network.

Montazah (banlieue d'Alexandrie), quartier où habitent de nombreux Syriens



« Certaines prisons, comme celle de Montazah, ont des égouts à ciel ouvert. Les cas d'infections et de gale dues aux mauvaises conditions d'hygiène et au surpeuplement y sont nombreux. J'ai vu une cellule de 2 mètres sur 10 qui contenait plus de 40 personnes. » D'autres Syriens se font arrêter sous le même chef d'inculpation alors qu'ils sont sur la plage ou dans des cafés. Le procureur délègue la responsabilité de ces cas à la Sécurité d'Etat, une procédure pas totalement légale mais acceptée dans le cadre de l'état d'urgence établi depuis le massacre de Rabaa, une mesure d'exception contre le « terrorisme ».

Le seul moyen pour être relâché est d'acheter un ticket d'avion pour quitter le pays. Formellement, ces Syriens ne sont pas déportés mais « invités » à quitter le pays, pour se rendre au Liban, en Turquie ou en Syrie. L'avocate el Massry se souvient de cette trentaine de Syriens renvoyés chez eux, dont les autorités égyptiennes avaient confisqué les passeports pour les confier au pilote de l'avion. Une fois l'avion atterri, le pilote avait remis les passeports aux autorités syriennes, qui avaient alors emprisonné ces personnes. « Je n'ai plus aucune nouvelles d'elles ; la dernière chose que j'ai su c'est qu'elles avaient été placées dans la section palestinienne d'une prison, où tout le monde sait que les prisonniers sont torturés jusqu'à la mort. »

Pourtant la majorité de ces Syriens possèdent la carte jaune du HCR. Ils devraient donc être protégés contre le refoulement. Le HCR préfère ne pas s'exprimer à ce sujet, se limitant à envoyer un avocat pour les assister lorsqu'ils sont interrogés par la police. « C'est là une conséquence du massacre de 27 réfugiés érythréens par le gouvernement égyptien, alors qu'ils

étaient en train de manifester au parc Mostafa Mahmoud, en 2005, contre le manque de protection de la part du HCR », explique el Massry. Depuis cette tragédie, le HCR ne veut plus interférer dans les décisions gouvernementales.

Situations kafkaïennes

Personne aujourd'hui ne semble pouvoir empêcher la déportation des réfugiés. Izra, une palestinienne de Damas de seulement 9 ans, a perdu son père lors du naufrage du 16 septembre. Elle s'est retrouvée seule en Egypte, sa mère et sa petite sœur se trouvant encore en Syrie. Sa mère aurait voulu venir la chercher, mais dans le cadre de la « guerre au terrorisme » lancée par le gouvernement contre les Frères musulmans, l'obligation d'un visa d'entrée pour les Syriens a été introduite. Elle n'a pas pu l'obtenir. Izra a donc été déportée, seule, le 7 novembre.

G. B.

(avec C. Spocci et A. Piazzese pour les recherches)

Soutenez la crèche de Bethléem



Cet orphelinat de Bethléem accueille des enfants abandonnés ou placés provisoirement par le service social palestinien. Il est géré par les Sœurs de St-Vincent de Paul.

Faites un don au CCP 17-574313-0
www.creche-bethleem.ch

Catholique et franc-maçon

Dans la revue d'octobre de choisir (n° 646), Etienne Perrot sj, sous le titre Catholique et franc-maçon - Deux malentendus, revient sur le problème resté ambigu de l'adhésion d'un catholique romain à une loge maçonnique. Il rappelle opportunément qu'en octobre 1970 (revue n°132), choisir avait consacré un dossier à un ensemble de questions intitulé Les francs-maçons, ces inconnus, avec des articles des Pères Raymond Bréchet sj et Jean Beyer sj, professeur à l'Université grégorienne de Rome, et un texte de quatre membres de la loge Union et Travail de Genève. Dans le prolongement, Raymond Bréchet et Jan Sporenberg étaient reçus avec tous les honneurs maçonniques dans le temple de la loge précitée. Le Père Bréchet y expliqua les Exercices d'Ignace de Loyola. Des liens de vives sympathies et des entretiens s'établirent. (...)

A l'époque pourtant, l'excommunication frappait les francs-maçons. Celle-ci était prévue dans les paragraphes 2335 et 2336 du Codex juris canonici de 1918. Le premier stipulait que ceux qui s'inscrivent dans une secte maçonnique ou toute autre association du même genre, complotant (machinantur) contre l'Eglise ou le pouvoir civil légitime, seraient frappés ipso facto d'une excommunication réservée au Saint-Siège. Le second paragraphe visait les prêtres et les sanctions qu'ils encouraient s'ils adhéraient à la maçonnerie.

La Grande Loge suisse Alpina (dite régulière) ne complotait pas, cela est certain, contre l'Eglise catholique ni contre le pouvoir légitime. Les Pères jésuites de l'équipe de choisir décidèrent alors d'agir auprès de leurs confrères actifs à Rome (Civiltà Cattolica). Conséquence positive : en 1982, le nouveau Code de droit canon se contenta simplement de condamner les sociétés qui luttent contre l'Eglise ; il n'indique plus nommément la franc-maçonnerie parmi ses interdits.

Par malheur, le 26 novembre 1983, la Congrégation pour la doctrine de la foi, conduite par le cardinal Ratzinger, futur pape Benoit XVI, fait machine arrière et précise, dans des directives d'application très contraignantes, que l'incompatibilité subsiste entre l'appartenance à l'Eglise catholique et la franc-maçonnerie. Pourquoi cet acharnement contre une solution juste et plaisante ? C'est la consternation chez les catholiques actifs dans les loges, et plus particulièrement en Suisse où la franc-maçonnerie fut une école de pensée agissante à l'origine de notre Suisse moderne.

En 1798, le premier Directoire de la République helvétique comprend effectivement plusieurs francs-maçons. Le zurichois Hirtzel notamment, qui crée en 1810 la Société suisse d'utilité publique, prémices de l'entraide sociale suisse et de la Croix-Rouge. Ce pays en gestation devient au XIX^e siècle, progressivement et dans la tension, un Etat fédéral.

D'autres maçons célèbres se sont dressés pour défendre les catholiques attaqués par certains tenants d'un radicalisme antireligieux mêlé à la lutte contre le conservatisme. Ce fut le fait de Jonas Furrer, grand orateur de la Grande Loge Alpina en 1844 et futur premier président de la Confédération helvétique ; ce fut le cas surtout du Lausannois Louis Ruchonnet, conseiller fédéral et haut dignitaire maçonnique, qui s'investit corps et âme pour apporter une solution aux différends qui opposaient la Confédération au Vatican sur les problèmes diocésains. Sa droiture et son habileté diplomatique dans l'affaire du tenace cardinal Mermillod lui valurent d'être gratifié d'une médaille par le pape Léon XIII, le même qui publia l'encyclique Humanum genus fortement hostile à la franc-maçonnerie. A Genève, Georges Favon, homme politique important et vénérable de la loge Fidélité et Prudence, s'entremît en faveur des catholiques des Communes réunies, minoritaires et discriminés par le Kulturkampf.

Une évolution positive des catholiques suisses envers la franc-maçonnerie s'exprime clairement lors de la votation sur l'initiative fédérale du colonel Arthur Fonjallaz, fondateur de la Fédération fasciste suisse, qui visait à interdire la franc-maçonnerie. Déposée à la Chancellerie fédérale en octobre 1934, la votation n'aura lieu que le 28 novembre 1937. Pendant ce long intervalle, l'opinion des catholiques suisses, dont une majorité vote pour le parti conservateur, évoluera sainement vers un rejet de cette initiative liberticide. Habilement, les tenants en Suisse de l'Ordre nouveau, sympathisant du nazisme, avaient agité les méfaits supposés de la pieuvre judéo-maçonnique, conjonction complètement erronée, voire absurde. Malheureusement, un antisémitisme larvé sourdait alors de toute part, même chez les gens modérés. Il retardera les attitudes soubaitables envers des juifs lorsque les borreurs de la Shoah seront encore mal connus. Au lendemain de ces votations mémorables raffermissant les liens confédéraux, le Nouvelliste valaisan, catholique alors bon teint, écrira : « Le peuple suisse a fait dimanche un enterrement de première classe à l'initiative Fonjallaz (513 553 non, contre 232 466 oui). A souligner le vote remarquable des cantons conservateurs et catholiques qui, avec une discipline admirable, ont écouté la grande voix de leurs deux conseillers fédéraux, de leurs chefs de parti et de leur presse qui, au-dessus de tout, plaçait le salut de la liberté d'association et de nos institutions démocratiques. »

Il faut le redire. Un esprit de consensus était vital pour la survie de la Confédération. Il convenait dès lors de mieux se connaître et d'apprendre à s'estimer ; ce qui s'imposera d'autant plus face à la menace hitlérienne, puis à celle du communisme soviétique. Découvrir la franc-maçonnerie pouvait alors devenir exaltant pour certains catholiques suisses ; surtout lorsque foi et croyances s'en trouvaient confortées. Seulement, cette franc-maçonnerie ne pouvait être véritablement connue que de l'intérieur, ce qui impliquait d'être initié et de respecter le secret maçonnique.

Raconter la symbolique utilisée en Loge serait la dénaturer malencontreusement ; ce qu'elle communique reste inexprimable, là se situe l'essentiel du secret maçonnique. Tous les mélomanes savent que l'opéra La flûte enchantée du frère maçon Wolfgang Amadeus Mozart représente les trois voyages de l'initiation maçonnique au grade d'apprenti. Vivre personnellement ces voyages est à la fois une illumination et s'apparente à la catharsis (ce qui signifie en grec « purification ») qui, selon Aristote, est l'effet de « purgation des passions » sur les acteurs ou les spectateurs d'une représentation dramatique. D'autre part, cette symbolique se rapporte presque entièrement à la construction. Cette démarche et cette émotion créative, que l'on peut qualifier d'initiatiques (dans le sens de commencement), n'ont bien sûr rien à voir avec un hypothétique grand secret réservé à des supérieurs inconnus, ni avec une intervention d'entité de l'au-delà. Elles n'impliquent pas non plus un dédain de l'intelligence humaine. Elles font simplement descendre l'homme dans sa conscience. Cet état d'esprit peut resurgir, par exemple, lors d'une randonnée dans la nature et développer des conjonctions bienvenues.

Le secret maçonnique c'est simplement ça... et rien d'autre. Rien ne justifie l'excommunication d'un catholique qui l'expérimente.

Gilbert Ceffa, Veyrier (GE)

Immersions

En milieux inconnus !

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Gravity,
d'Alfonso
Cuaròn

Pour sa première expédition à bord d'une navette spatiale, Ryan Stone (Sandra Bullock) accompagne l'astronaute chevronné Matt Kowalsky (George Clooney) qui effectue son dernier vol avant la retraite. Mais alors qu'il s'agit apparemment d'une banale sortie dans l'espace, une catastrophe se produit.

Gravity mérite son statut de film-événement : il offre aux spectateurs des sensations inédites, résultant de l'état d'apesanteur. Etat restitué avec une grande virtuosité technique, via notamment la caméra qui semble elle aussi flotter (on en a parfois la nausée) et être soumise à la force gravitationnelle. Jamais un film ne nous avait fait expérimenter les effets de cette force, mutuellement exercée par les rares corps (humains ou pas) qui se croisent dans la thermosphère. Plus un corps est proche et massif, plus il vous attire ; à distance égale, la vitesse d'attraction

est la même, que vous soyez plume ou enclume. Jamais non plus - comme dans cette scène où Ryan tournoie indéfiniment sur elle-même - nous n'avions été confrontés à cette autre loi naturelle : dans le vide interstellaire, rien ne freine un mouvement inertiel. Jamais, enfin, nous n'avions fait une chute de plusieurs centaines de kilomètres dans une capsule en feu.

L'effet de réalité et l'utilisation ingénieuse de la 3D contribuent grandement au plaisir ressenti à baigner dans cet environnement époustouflant : les vues sur notre planète, la découverte des stations orbitales fantômes... Le scénario joue d'ailleurs sur cet aspect « nouvelle frontière ». Après le *Far West* des cow-boys et leurs chevaux, la ville des détectives et leurs voitures, voici l'espace des astronautes et leurs navettes. Un environnement auquel l'être humain est a priori peu adapté.

Gravity appartient donc au genre « films de survie », que j'affectionne particulièrement. Il joue sur des situations hautement anxiogènes pour le commun des Terriens : se retrouver seul dans le vide interstellaire, avec une réserve en oxygène qui s'épuise et la menace de percussioin par des débris silencieux ! La technicité des astronautes est nivelée : on voit Ryan, la novice, dévisser dans

« *Gravity* »



l'urgence un gros boulon ou parcourir le mode d'emploi d'un tableau de bord chinois. C'est un film de pur divertissement et les comparaisons avec des chefs-d'œuvre comme le *2001* de Kubrick sont totalement indues. Le feu d'artifice de dithyrambes qui accompagne sa sortie m'amène d'ailleurs à m'interroger sur l'importance des « sensations » dans notre culture occidentale. En tous cas, ce film spatial est dénué de fond, son scénario et ses personnages sont stéréotypés et l'interprétation est attendue : Clooney fait du Clooney (*What else ?*), Bullock fait du Bullock (inexpressive), avec un aspect encore plus figé qu'il y a 20 ans dans *Speed*, chirurgie esthétique oblige. On est dans l'héroïsme à l'américaine : tout est possible à force de volonté, d'ingéniosité et de courage. On n'échappe pas à la fâcheuse pincée de « psy », avec l'inévitable traumatisme passé qui va être dépassé au terme de l'épreuve initiatique.

Bref, à l'instar de son compatriote Guillermo del Toro,¹ Alfonso Cuarón est un réalisateur mexicain doué, passé à la moulinette hollywoodienne. Il paraît qu'il admire *Un condamné à mort s'est échappé* de Bresson... un vrai chef-d'œuvre, pour le coup.

Loufoque

Si *Gravity* est influencé par le jeu vidéo (notamment l'importance de l'immersion), *Quai d'Orsay* est pour sa part l'adaptation d'une bande dessinée. Le second tome a remporté le prix du

meilleur album au Festival d'Angoulême 2013. La nuit où j'ai découvert cette perle, j'ai dû étouffer mes éclats de rire et réfréner mes spasmes pour ne pas réveiller mon épouse.

Sous-titrée *Chroniques diplomatiques*, la BD est inspirée de l'expérience de son scénariste au Ministère des affaires étrangères entre 2002 et 2004. Le diplomate Antonin Baudry, spécialiste des questions culturelles, a récemment révélé son identité, jusqu'alors cachée sous un pseudonyme. A l'époque, fraîchement diplômé des plus prestigieuses grandes écoles françaises, il était engagé dans l'équipe de Dominique de Villepin comme conseiller en charge des « langages », autrement dit de la rédaction des discours du ministre.

La BD relate l'immersion du jeune ingénu au sein des équipes diplomatiques qui gravitent autour du flamboyant ministre, subissent son rythme de travail délirant et tentent de suivre les envolées virevoltantes de sa pensée. Le scénario fourmille de détails hilarants et le dessinateur croque les personnages avec un rare talent expressif (Villepin est réduit à une sorte de squalo en veste épaulée).

L'adaptation de Bertrand Tavernier² n'apporte pas grand-chose. Thierry Lhermitte (Villepin) fait ce qu'il peut, mais il est évidemment moins percutant que la caricature qu'il incarne et n'a pas son phrasé si particulier (que le lecteur des bulles reproduit instinctivement). Niels Arestrup est étonnant en directeur de Cabinet toujours calme dans la tempête. Pour sa première comédie, Tavernier n'a peut-être pas réalisé un film inoubliable, mais je serais bien resté au-delà des 2h avec ce commando loufoque, à participer aux décisions géostratégiques de la France.

P. B.

1 • Dont *Pacific Rime* a fait l'objet de la chronique cinéma du *choisir* de septembre 2013.

2 • *Coup de Torchon*, L 627, *Dans la brume électrique*, etc.

Quai d'Orsay,
de Bertrand
Tavernier

Passé, présent et fantasmes

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

L'Amant, d'Harold Pinter

Théâtre Alchimic,
Carouge,
du 5 au 22 décembre

Cette pièce célébrissime de l'un des auteurs de théâtre les plus joués de la deuxième moitié du XX^e siècle concentre certains éléments-clés de sa dramaturgie : une situation de huis clos, un couple et ses abysses, une menace qui sous-tend l'apparence lisse des choses.

Les protagonistes appartiennent à un milieu social aisé. L'épouse (Anne Vouilloz) est au foyer, tandis que le mari (Raoul Teuscher) part chaque matin à son bureau, mallette à la main, après un baiser sur le front de sa femme. Sarah, selon les mises en scène, soit se prélasser sur un canapé design en lisant un magazine, soit, le plus souvent, s'affaire dans l'appartement, un plumeau ou un petit arrosoir à la main.

« L'Amant »



Un couple des plus conventionnels donc nous fait face. Première bizarrerie quand le mari, Richard, avant de partir au travail, demande à sa femme comme s'il s'enquerrait de l'heure du train, si elle voit son amant cet après-midi. « Mmmmm... oui... » répond-elle. « Alors, je ne rentrerai pas avant 6 h », dit le mari, compréhensif.

Au long du déroulement de la pièce, on voit donc arriver l'amant, et un nouveau couple se forme, Sarah et Max, avec ses règles propres, en marge de la vie conjugale. On ne sait pas qui est Max, ni ce qu'il fait. Peu à peu, les relations de ce second couple se durcissent, tandis que le mari qui rentre du travail pose cette question insidieuse : « Ca ne te dérange pas de savoir que je suis derrière mes dossiers pendant que tu es occupée avec ton amant dans notre appartement ? » Le jeu se corse. Le climat entre Sarah et Richard s'envenime. On apprend que Richard a lui aussi une maîtresse, « une p... », comme dit Sarah. La jalousie s'installe, tandis que les rapports des couples parallèles n'ont plus de limites. Mais il s'agit d'un jeu de rôles qu'il serait dommage de dévoiler à ceux qui n'ont jamais vu la pièce.

Cette jalousie est-elle feinte ou réelle ? Tout Pinter est dans cette inquiétante incertitude, dans cet univers où le vrai et le faux ne sont plus distinguables. Jeu pervers en ce sens qu'il touche les

distorsions des rapports psychologiques et de domination entre les personnages. Plus la pièce avance, plus l'on découvre de nouveaux rebondissements. Le huis clos analyse le poison du couple conjugal, comme le faisait *Qui a peur de Virginia Woolf*, d'Edward Albee.

La mise en scène de Raoul Teuscher, qui interprète le mari et l'amant, est enlevée et maîtrisée, dans la progression vers la folie où le jeu entraîne les protagonistes. Mais elle pêche par un travers très contemporain qui enlève toute nuance : l'autodérision. Ainsi, surtout, du rôle féminin outré jusqu'à la caricature - diction surjouée, perruque Marilyn et lunettes noires. Ce qui lamine les caractères des personnages de Pinter et les place dans un contexte de déjà vu, et enlève toute subtilité à la déstabilisante progression de la banalité du mal vers sa radicalité, vision pessimiste qu'avait Pinter de la société.

Staying alive

Cette douzième production de la Compagnie Due Ponti est le fruit d'un travail collectif avec la Compagnie Dorian Rossel, dont l'adaptation du manga *Quartier lointain* a fait le tour des scènes.

« Au milieu du chemin de notre vie, je me retrouvai dans une forêt obscure dont la route droite était perdue. » Cette phrase de Dante est le point de départ de la création. Un rêve qui revient, les méandres de la mémoire, ce qui a été et ce qui pourrait être, voilà le matériau du spectacle, avec un art du récit et un art d'être sur scène très communicatifs. Aucun décor et aucun accessoire, et encore moins de fumigènes ou de décibels, mais un piano sur lequel Antonio Buil joue le début de

la *Sonate en la majeur* de Schubert, si poignante, et un tableau, bleu, où s'inscrivent les jalons de l'existence.

Sur scène, un présentateur aligne au micro les phrases « de circonstance » pour honorer les 80 ans d'une artiste-à-la-longue-carrière. Celle-ci, silencieuse et émue comme il se doit, une hermine blanche autour du cou, bredouille un *Bonsoir* et un *Merci*. Puis se rappelle : « C'est dans cette salle, en 2013 que j'ai joué *Staying alive*... » Nous y sommes.

Le fil de la représentation se déroule, bribes d'une existence recomposées par la magie du théâtre. Paola Pagani trace à la craie blanche un long trait horizontal sur le mur et déroule la bobine de la vie. Parents encore à la campagne dans les années 60, avec leurs chèvres, et dont Antonio est le fils, un petit point sur la carte de l'Espagne ; et parents qui, un petit point sur la carte d'Italie, donnent naissance à Paola.

« Quand nous étions adolescents, j'avais été voir en 1977 au cinéma, *Saturday night fever*. » En Espagne comme en Italie, Antonio et Paola, qui ne s'étaient pas encore rencontrés, dansaient sur les Bee Gees. Le leitmotiv, c'est cette chanson disco, dont le rythme fait irrésistiblement danser. Egalement parfait pour... un massage cardiaque. Humour et détournement inattendu du tempo de la *Fièvre du samedi soir*.

A la fin du spectacle, Antonio Buil, qui a reçu le prix d'interprétation du cinéma suisse en 2010 pour son rôle dans *Cœur Animal* de Séverine Cornamusaz, exécute une extraordinaire « mort » sur scène. D'anthologie. En résumé : drôlerie, poésie, dans une création qui suscite émotion et empathie. Et sans jamais forcer le trait. Quel talent !

V. B.

théâtre

Staying alive, de la Compagnie Due Ponti

Théâtre du Loup, Genève, du 13 au 22 décembre 2013, Théâtre du Casino, Evian, les 3 et 4 juin 2014

Richier et les abstractionnistes

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'art

Germaine Richier
(1902-1959).
Rétrospective

Kunstmuseum, Berne,
jusqu'au 6 avril 2014

*Germaine Richier
travaillant sur « L'Eau »*

C'était une femme dans un monde dominé par les hommes, sculpteur de surcroît. A cela et à la singularité de son art, elle doit peut-être, sinon l'oubli tout du moins la méconnaissance de son œuvre. En la célébrant, le Kunstmuseum de Berne renoue les relations privilégiées que Germaine Richier a entretenues avec la Suisse.

Rencontré à Paris dans l'atelier de Bourdelle, le sculpteur zurichois Otto Charles Bänninger - qui deviendra son mari - lui fait découvrir la Suisse. En

1939, à la déclaration de guerre, le couple s'installe à Zurich, où Germaine Richier retrouve Giacometti, Marino Marini et Hans Arp, qui tous pratiquent la sculpture. L'artiste se lie à ce cercle d'art et d'amitié, qui l'associe à de nombreuses expositions. Le Kunstmuseum de Bâle en 1944 et la Kunsthalle de Berne l'année suivante exposent Germaine Richier, qui suscite l'intérêt de nombreux collectionneurs. Si elle retourne en France en 1946, elle ne renonce pas pour autant à sa seconde patrie, manifestant son attachement aux institutions helvétiques, les premières à avoir reconnu ses talents.

Le lieu de l'exil ne représente pas simplement la faveur des affinités électives, il est aussi le théâtre de son épanouissement. C'est durant les années de guerre que l'originalité de son esthétique émerge. Germaine Richier a été, comme tant d'autres sculpteurs de l'atelier de Bourdelle, lente à se dégager de l'aura du maître et d'un certain classicisme.

En Suisse, cette terrienne, dont l'enfance s'était doucement écoulée dans les vignes et les champs d'oliviers du Midi de la France, retourne à la nature. Elle dialogue avec le végétal dans *L'Homme-forêt* de 1945. « Toutes mes sculptures, même les plus imaginées, disait-elle, parlent toujours de quelque chose de vrai, d'une vérité organique. »



Pour mieux souligner la violence des hommes en temps de guerre, elle observe la faune animale, les insectes surtout, auxquels elle assimile le comportement humain. Témoin en 1940, la femme accroupie qu'elle intitule *Le Crapaud*, sans que rien ne renvoie formellement à un batracien. Sa version en plâtre visible à Berne est le point de départ de ses hybridations des années 40, jusqu'à *L'Araignée* de 1956, trois ans avant sa disparition.

Nature redoutable

De ses figures zoomorphes date également son goût d'une esthétique du fragment. César, qui aimait à la citer, disait : « Ça éclate et ça craque de partout comme une grenade. » Le contour se hérissé, se troue. « Les formes déchiquetées, confiait Germaine Richier, ont toutes été conçues pleines et complètes. C'est ensuite que je les ai creusées, déchirées, pour qu'elles soient variées de tous les côtés et qu'elles aient un aspect changeant et vivant. J'aime la vie, j'aime ce qui bouge. » Dans son atelier s'entassaient des cailloux, des écorces de bois, des herbes qu'elle rapporte de sa Provence et des plages des Saintes-Maries-de-la-Mer, en Camargue. Elle en vient à bouleverser les techniques traditionnelles en amalgamant ces matériaux à la terre. Elle en renforce du même coup la charge inquiétante, exacerbée par les titres, en particulier de *L'orage* et de son pendant féminin, la monumentale et effrayante *Ouragane*. *La Fourmi* (1953) qui tient le « trident cruel » sera le dernier être hybride à renvoyer à une nature redoutable.

La couleur apporte une accalmie à son étrange bestiaire, lorsqu'en 1956 elle s'initie à la technique de l'émail sur cui-

vre et pratique deux ans plus tard la céramique. Son évolution technique la ramène à la polychromie. « La sculpture est grave, la couleur est gaie. J'ai envie que mes statues soient gaies, actives. » La dégradation de son état de santé lui inspirait, comme un exutoire, cette explosion de tonalités. Elle incruste d'abord « des verres colorés où la lumière joue par transparence ». Elle exprimait peut-être ainsi son irréductible désir de vivre.

La mort la surprit le 31 juillet 1959, débordante d'activités, et alors qu'elle renouvelait son esthétique et préparait son exposition du musée d'Antibes. Elle la fauchait avec indifférence dans l'allégresse de la création.

Ode à la spiritualité

Piet Mondrian, Barnett Newman, Dan Flavin. Ils rythment les trois temps de l'exposition du Kunstmuseum de Bâle. Au pionnier Mondrian (1872-1944), succèdent deux grands maîtres de l'abstraction géométrique, Newman (1905-1970) et Flavin (1933-1996). Mondrian pourrait à lui seul justifier le déplacement en ville rhénane, par la rareté de ses peintures peu montrées en dehors de la Hollande.

Tous semblables, tous différents, pourrait-on dire en voyant ces trois adeptes de la géométrie. Le rapprochement ne saurait mieux faire comprendre la dette de Barnett Newman et de Dan Flavin à l'égard de leur aîné. Si la peinture abstraite ne semble renvoyer qu'à elle-même, et s'il s'agit là d'une ambition commune revendiquée par ses défenseurs, Mondrian allègue perpétuellement ses liens avec le réel.

Le peintre néerlandais prétendait avoir « trouvé son sujet en transformant des troncs d'arbres en lignes et en plans,

Piet Mondrian, Barnett Newman, Dan Flavin

Kunstmuseum de Bâle, jusqu'au 19 janvier 2014

puis en exprimant spontanément l'horizontale - à peinte visible dans la nature - pour créer un équilibre ». La *Composition n°1 avec rouge noir* (1929), exposée à Bâle, n'est pas qu'une simple surface plane faite d'un aplat rouge. Mondrian la conçoit comme un monde hautement symbolique. Même s'il n'y a que trois couleurs dans cette autre *Composition avec jaune, bleu, rouge* (1937-1942), toutes les autres sont induites. Elles sont « les formes et les couleurs symboliques du monde, dit-il, l'actif et le passif, le masculin et le féminin, l'esprit et la matière, qui ne font qu'un dans l'universel ». Le nihilisme pourrait être le fil rouge de cette suite d'expositions monographiques, si chacune ne bâtissait un univers guidé par une très grande spiritualité.

Le peintre new-yorkais Barnett Newman apparaît à cet égard comme un héritier de Mondrian, par sa volonté de réaliser une allégorie du monde, une « œuvre absolue » représentative de l'*Idee vraie*. Nourri d'une vaste culture, son art est imprégné de religiosité, ainsi que l'explicitent les titres *Eve* et *Chartres*, œuvres présentées à Bâle, et plus encore la célèbre série *Stations de la croix, Lema Sabachthani*. Son projet de synagogue demeuré inachevé constitue l'ultime témoignage de ses préoccupations.

Vers le non-art

Aux yeux de Flavin, Mondrian n'était pas la seule icône de ce nouveau mode de représentation. L'Américain n'ignorait rien de Casimir Malevitch (1878-1935), autre figure tutélaire de l'abstraction géométrique. Le nihilisme de son *Carré noir sur fond blanc* (vers 1910) ne pouvait aller plus loin dans le

degré zéro de la peinture. Ce radicalisme rejoignait, à un siècle de distance, le minimalisme dont Flavin fut l'un des promoteurs. De son propre aveu, ce dernier cherchait à atteindre le degré zéro de la représentation et de la signification : « Nous descendons vers le non-art, le plaisir neutre de voir, connu de tous. »

Dan Flavin ajoutait à cette prodigieuse histoire de l'abstraction, la luminosité des tubes fluorescents qui devinrent, à partir de 1963, son mode d'expression quasi exclusif. Le choix peut paraître paradoxal tant la lumière est en soi chargée de signification, religieuse notamment, alors qu'il ne cachait pas vouloir effacer de sa vie son enfance catholique insatisfaisante. Il force encore la contradiction quand il dédie l'une de ses pièces, exposée à Bâle, au moine franciscain de la fin du XIII^e siècle Guillaume d'Ockham (*The Nominal three (to William of Ockham)*, 1963). La critique Kim Levin soulignait le « paradoxe intrigant d'un art d'hédoniste austère, de prêtre défroqué revendiquant une sévérité de jésuite, tout en donnant secrètement libre cours à tous les excès sentimentaux ». Flavin dédie nombre de pièces à des artistes disparus, mais aussi à des amis. Celles-ci révèlent le visage double de l'artiste, qui oppose la dureté froide des propositions à la sentimentalité *humanisante* et affective de l'attachement. Avec une pointe de provocation, il se targuait d'avoir « réussi à évacuer tout souci de travail dans l'art. La tâche est terminée pour moi. Maintenant c'est au tour des électriciens et des ingénieurs ». L'exposition laisse songeur. Heureusement.

G. N.

Le Petit Prince

L'univers paradoxal de l'enfant

●●● **Didier Lafargue**, Bordeaux
Historien et libraire

On a coutume de voir dans les livres de contes une littérature pour enfants. On n'en commet pas moins une erreur car les plus grands auteurs du genre n'ont jamais considéré qu'ils écrivaient pour ce public.

Lorsque Saint-Exupéry décide d'écrire *Le Petit Prince*, nous sommes en 1942. L'écrivain a le sentiment de vivre dans un monde chaotique, situation qui l'amène à s'interroger sur le sens de la vie. Ainsi *Le Petit Prince* n'est pas une œuvre pour enfants, du moins pas uniquement. Il appartient au conte philosophique, un genre qui a obtenu ses lettres de noblesse en France avec Voltaire et Fontenelle. Il nous plonge dans l'univers mystérieux de l'enfance et nous interroge sur les rapports réciproques maintenus entre celui-ci et le monde des adultes.

Mythes et symboles

Contrairement à bien des contes, *Le Petit Prince* dévoile sa magie dans un univers bien réel. L'œuvre de Saint-Exupéry part d'un monde connu, celui du désert dans lequel il a souvent évolué en tant qu'aviateur. Espace désolé,

immense, vide, intemporel, sans repères, à l'écart des hommes. Un tel environnement est propice à l'apparition de phénomènes et d'êtres étranges. Saint-Exupéry en tire les éléments de son récit, donnant à celui-ci toute sa crédibilité.

L'écrivain a bâti ici une œuvre d'une grande poésie, laquelle, réunie à son caractère philosophique, fait du *Petit Prince* un livre remarquable. Sa vision est celle d'un univers magique où tout (fleurs, plantes, animaux) a une âme, à l'image de la philosophie de Bouddha ou de saint François d'Assise. La poésie est aussi la beauté, et celle-ci est partout présente. C'est d'abord celle du petit prince qui, avec ses cheveux d'or, a un grand charme. Tout est beau, y compris les serpents.

Apparaît aussi le sens du symbolique, la manière la plus simple de s'exprimer pour Saint-Exupéry, dont l'œuvre repose sur un grand nombre de symboles. Par son caractère unificateur et totalisant, le symbole frappe naturellement les esprits. *Le Petit Prince* parle ainsi des baobabs qui menacent sa planète, et contre lesquels il faut lutter quand ils sont petits. Le sens est évident ; nous avons tous nos défauts et il faut les combattre non quand ils sont devenus invétérés, mais tant qu'ils sont insignifiants.

Classique de la littérature jeunesse, lu et relu par des générations de parents, « Le Petit Prince » plonge son lecteur dans un univers de rêve et de magie. En nous dévoilant les mystères de l'enfance, il contribue à donner une vision plus essentielle de notre âme et nous rappelle, à la veille de Noël, qu'« on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux ».

1 • **Antoine de Saint-Exupéry**, *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard, 98 p.

Les valeurs de l'enfance

Dans son *Petit Prince*, Saint-Exupéry rappelle les valeurs de l'enfance. La première est la curiosité. L'enfant intelligent est celui qui questionne. La curiosité est la racine de l'esprit philosophique, soit de l'esprit d'étonnement, incarné par ce petit prince qui a la faculté de poser tant de questions.

Une autre valeur est l'imagination, laquelle double le réel d'un monde fabuleux. Elle se confirme lorsque le petit prince demande à l'aviateur de lui dessiner un mouton. Comme il n'est jamais content de ses croquis, l'aviateur, agacé, finit par dessiner une boîte censée renfermer l'animal. Le petit prince est ravi car on a laissé son imagination se développer.

Et puis, il y a le don du cœur. Le petit prince a peur de faire de la peine à l'aviateur ; il n'aime pas qu'on ait du chagrin. Certes, le petit bonhomme a aussi des défauts du cœur, notamment la colère, mais s'il était parfait, il nous toucherait sans doute moins.

Dessin de Saint-Exupéry



L'imagination et le cœur créent les mystérieuses tristesses de l'enfant, lequel est heurté plus souvent qu'on ne le pense, soit parce que l'on a manqué de délicatesse envers lui, soit du fait de son imagination. Une simple rêverie peut lui faire de la peine. A contrario, lorsqu'il est triste, la beauté d'un coucher de soleil suffit à le consoler. Avec raison, Kierkegaard mettait le stade esthétique au-dessus du stade de la morale, car celui qui n'est pas sensible au premier ne le sera pas au second.

Les valeurs authentiques de l'enfance s'opposent, dans l'œuvre de Saint-Exupéry, aux fausses valeurs de l'adulte, l'enfant jugeant durement ce dernier. Ainsi, chaque planète visitée par le petit prince est habitée par un personnage particulier, représentatif d'un travers de l'âme humaine.

La première planète est occupée par un roi, le symbole du pouvoir auquel on sacrifie tout. La deuxième, par un vaniteux, image de l'orgueil futile, du désir de paraître. La troisième planète est habitée par un ivrogne, personnification de toutes les drogues, sous toutes leurs formes. La quatrième, par un businessman, un être avide et avare qui veut mettre les étoiles à la banque. Le petit prince lui fait comprendre que sa possession est illusoire, car pour posséder une chose il faut s'en servir. La cinquième planète est occupée par un géographe, attaché simplement au savoir mais qu'il défigure par l'abstraction : un intellectuel qui refuse de relever les roses sur son livre, car trop éphémères.

La dernière planète est habitée par un allumeur de réverbère. A l'inverse des précédents, cet adulte échappe à la critique de Saint-Exupéry : il pense à autre chose qu'à lui-même et son travail a un sens.

Cette critique adressée par l'auteur au monde adulte apparaît récurrente tout au long de son œuvre. Ainsi évoque-t-il, au début de son récit, un savant turc qui a découvert l'astéroïde du petit prince. Or personne ne l'a écouté car il était habillé en Turc, une anecdote qui n'est pas sans rappeler les *Lettres persanes* de Montesquieu, lesquelles présentent un Persan que personne ne prend au sérieux à Paris car il est habillé en Persan. Saint-Exupéry critique là le monde des apparences - les adultes qui jugent leurs semblables sur la mise et sur la mine - ainsi que celui des chiffres - dans lequel les gens n'apprécient les choses que parce qu'elles sont chères. « Ce n'est pas un homme, c'est un champignon ! », dit le petit prince à propos d'un adulte uniquement intéressé par ses additions.

Les valeurs des adultes

Si le petit prince juge durement les grandes personnes, il n'en a pas moins un défaut : il le fait subjectivement, sans sortir de son point de vue personnel. La fleur rencontrée dans le désert représente ce problème : elle affirme qu'il n'existe que six ou sept hommes sur la terre (les nomades qu'elle a entrevus) et qu'ils sont sans racines.

En face de ce travers, se présentent les principes que les adultes cherchent à inculquer aux enfants. Tout d'abord, reconnaître la valeur de la tradition et du passé. Ce sont les générations passées qui ont permis à notre monde d'être ce qu'il est. Et si aujourd'hui nous trouvons tant d'angoisses dans celui-ci, c'est parce qu'il va trop vite. Aussi est-il nécessaire de donner à l'enfant les valeurs traditionnelles qui le sécuriseront. Tel est le point de vue du renard.

Il explique au petit prince qu'il devra chaque jour revenir à la même heure. « Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux (...) Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites. » Ces derniers permettent de se sentir en sécurité.

Ensuite, il est important de retrouver le sens du travail. Tout se paye et l'on ne jouit que de ce que l'on a obtenu par un effort. Saint-Exupéry a bien exprimé cette idée avec le mythe du puits : on n'apprécie l'eau que parce qu'on a fait l'effort de marcher vers elle, ce qui nous donne alors la joie. Cependant le travail n'est sain qu'à la condition de laisser à l'homme le loisir de respirer.

Enfin, les valeurs les plus essentielles que l'on doit apporter au petit prince relèvent des relations humaines. Toute l'œuvre de Saint-Exupéry est une invitation à mieux connaître et comprendre la nature de l'autre. Une leçon qui commence par soi-même. Le roi dit au petit prince : « Il est bien plus difficile de se juger soi-même que de juger autrui. Si tu réussis à bien te juger, c'est que tu es un véritable sage. »

L'amitié...

Le petit prince s'initie aussi à l'amitié et à l'amour. Il est aisé de trouver de la complicité ou de l'intérêt, mais l'on rencontre rarement l'amitié, cet « art de créer des liens ». Quand l'ami a été trouvé, il devient un être unique. Mais l'amitié n'est pas gratuite et demande temps et patience, raison pour laquelle le renard demande au petit prince de revenir souvent. « Si tu veux un ami, apprivoise-moi », lui dit-il.

Le petit prince devra d'abord se tenir loin du renard, puis, le lendemain, il s'approchera plus près et le surlendemain encore plus près. Dans cette entreprise, le silence est nécessaire. Et le prix à payer, est la souffrance : avoir des amis, c'est souffrir avec eux, pour eux et par eux. On comprend alors la beauté du monde. Le renard dit au petit prince que quand celui-ci partira, il pleurera, mais qu'il aura pour réconfort les blés mûrs qui lui rappelleront la couleur de ses cheveux. De la même manière, l'aviateur se lamente parce que l'enfant s'en va, mais celui-ci lui dit que les étoiles lui rappelleront leur amitié.

...et l'amour

À côté de l'amitié se trouve l'amour, celui que découvre le petit prince par l'intermédiaire de la rose. Leur rapport prend là un caractère complexe. La rose est orgueilleuse et ne veut pas montrer qu'elle souffre. Le petit prince lui pardonne ses pauvres ruses, car elle est fragile. L'amour ne consiste pas à recevoir mais à donner. Ainsi le renard lui dit : « C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante. » Les cinq mille roses rencontrées par le petit prince sur la terre n'ont aucune importance pour lui. « On ne peut pas mourir pour vous », leur dit-il. Il en va autrement de sa rose, envers qui il se sent responsable.

Ces grandes leçons que l'homme doit donner à l'enfant sont les grandes valeurs de la philosophie, celles qui permettent de mieux vivre et ensuite d'aller courageusement à la mort. Le petit prince appréhende la fin, représentée par un serpent. Il a peur, il en est conscient, mais il domine sa peur.

Renouveau

Saint-Exupéry a fait du serpent un symbole du renouveau. Dans son récit, l'animal ne représente pas le mal mais la puissance, celle qu'il exprime quand il dit au petit prince : « Je puis t'emporter plus loin qu'un navire. » Une manière de montrer la mort comme une amie.

Le serpent apporte aussi l'espérance, celle que la mort n'est pas une fin. Celle du petit prince est une grande leçon d'espoir : ce qu'il n'a pu trouver sur Terre, il le trouvera peut-être au-delà, ainsi que le lui fait entendre le serpent quand il dit : « Je résous toutes les questions. »

« Heureux ceux qui croient sans preuves », a dit le Christ. Ce n'est cependant qu'une espérance, non une certitude, et pour cette raison l'aviateur médite. *Le Petit Prince* incite à s'interroger sur la nature réelle de l'âme humaine. On est parvenu à assumer celle-ci si l'on a su garder notre âme d'enfant. « Si vous ne retournez à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux » (Mt 18,3).

D. L.

Pour en savoir plus :

Yves Monin,
L'ésotérisme du petit prince de Saint-Exupéry, Paris, Dervy, 2007, 238 p.

Nadia Fawaz,
Le petit prince : les aspects du conte merveilleux dans l'ouvrage de Saint-Exupéry, thèse, Université Bordeaux3, T.E.R. 1995.

Paul Webster,
Vie et mort du petit prince, Paris, Le Félin 2013, 432 p.

Geneviève Le Hir,
Saint-Exupéry ou la force des images, Paris, Imago 2009, 306 p.

Colonisation et évangélisation

Michel Legrain, missionnaire spiritain, a publié dans son ouvrage en deux volumes, intitulé *Un missionnaire français au cœur de la colonisation*, 90 lettres qu'il a écrites à sa famille et à ses amis. Ces lettres, qui relatent son parcours et son expérience missionnaire, s'étalent sur près d'un demi-siècle, de 1957 à 2004. Au départ, elles n'étaient pas destinées à la publication mais à maintenir le contact entre lui, ses amis et les membres de sa famille à qui il avait promis d'écrire mensuellement pour les mettre au courant de sa nouvelle vie.

Durant les trois premières années de son engagement en Afrique, Michel Legrain écrit régulièrement. Rappelé en France pour enseigner la théologie, ses lettres se cantonnent alors à commenter ses déplacements hors de la France. Leur ton, leur contenu et même leur style se transforment. M. Legrain affirme d'ailleurs que son évolution personnelle s'est accélérée avec son retour en France.

L'expérience missionnaire vécue par l'auteur dans les pays qu'il a fréquentés est très riche. Les lettres sont écrites de façon à ce que les correspondants y trouvent leur compte. L'auteur essaie de leur faire découvrir de manière virtuelle des milieux exotiques qu'ils ne connaissent pas nécessairement, en donnant beaucoup de détails. Il compare souvent la vision occidentale de la vie à celle du milieu qu'il découvre, invitant l'Eglise à prendre en compte les coutumes indigènes, et l'Occident à

donner une vraie liberté aux pays anciennement conquis. L'expérience missionnaire a enseigné au Père Legrain que pour être crédible en profondeur, l'Eglise doit oser affronter les raisons de l'inadéquation de tel ou tel point de sa doctrine ou de sa discipline avec la situation culturelle des Africains. Il ajoute que le Concile et le ministère en paroisse et auprès des couples en formation ou en rupture de vie conjugale l'ont confirmé dans ses découvertes africaines. Grâce à la fréquentation de baptisés laïcs, de prêtres, de théologiens et de quelques évêques, il a eu le courage de contester certaines positions pastorales de l'Eglise, quoique ses critiques n'aient pas plu à Rome.

Mise en perspective

Quelques éditeurs et certains de ses amis, qui étaient au courant de l'existence de ces lettres, l'ont persuadé de les publier : elles avaient, d'après eux, du moins historiquement parlant, un certain intérêt. Mais même si elles se lisent facilement, le lecteur aura du mal à les lire toutes, car elles sont denses et destinées à un public précis : ceux qui avaient intérêt à connaître le travail de notre auteur. Entretemps, les sociétés ont évolué et certains contenus paraissent en contradiction avec la réalité actuelle. Le Père Legrain cependant a fait là un immense et enrichissant travail de mémoire.

Michel Legrain,
Un missionnaire français au cœur de la colonisation,
t. 1 et t. 2, Paris,
Harmattan 2012,
394 p. et 382 p.

Cette correspondance trouve, en effet, son fondement dans l'expérience vécue personnellement par le Père Legrain comme missionnaire pendant les vagues évangéliques. C'est pour cela que l'auteur décrit en quelques pages, dans la première partie du premier volume, le cadre de la colonisation et de la décolonisation, ainsi que les dérives de l'Eglise chez les peuples indigènes.

Cette partie du livre, très importante pour mieux saisir la portée de ces lettres, est subdivisée en dix sections. L'auteur y critique les vagues successives de la colonisation et de l'évangélisation qui ont marqué les deux derniers siècles. A cette époque, écrit-il, la colonisation était légitimée et perçue comme normale. Certains auteurs soutenaient même la thèse selon laquelle elle était un droit et défendaient le bienfondé de cette institution, perçue comme le passage obligé en vue d'une entrée dans le concert des nations.

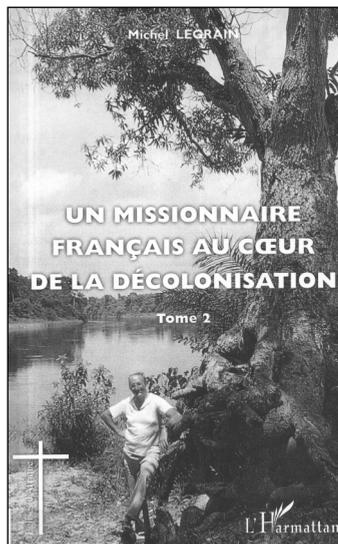
Les nombreuses découvertes entreprises à la suite des progrès techniques ont favorisé ce système, qui est devenu une entreprise d'exploitation de

la misère du peuple indigène. Pour M. Legrain, certains colons étaient tellement accaparés par la réussite de leur entreprise dans les pays qu'ils occupaient, qu'ils ne se rendaient même pas compte que leurs comportements, souvent racistes, et leurs impositions oppressives pouvaient provoquer des feux souterrains et donner naissance à des révoltes sanglantes.

D'autre part, l'évangélisation se confondait parfois avec la colonisation, malgré *l'instructio* de la Congrégation romaine de la propagande de 1659 qui insistait sur le fait qu'évangélisation et colonisation devaient rester deux entités distinctes. Dans certains endroits, ajoute notre auteur, les missionnaires travaillaient main dans la main avec les colonisateurs. Pourquoi alors s'étonner, se demande le Père Legrain, de ce que le catholicisme ait poussé davantage de racelles légères que de racines profondes se nourrissant dans l'humus des cultures indigènes ?

Devant une telle situation, nombreux sont ceux qui ont critiqué le mouvement missionnaire de l'Occident qui voulait tout refaire à l'image de l'Europe. Pour eux, les évangélisateurs, en foulant aux pieds les cultures indigènes, pratiquaient une simple transplantation des institutions et des diverses réalisations ecclésiales des contrées de la vieille Europe.

Les populations dominées ne pouvaient rester sourdes et inactives durablement. Elles se rendirent compte qu'elles pouvaient déloger les étrangers dominateurs et exploitateurs, afin de bénéficier elles-mêmes, exclusivement, des richesses du pays. Avec la fin de la Seconde Guerre mondiale, écrit M. Legrain, la perspective d'une émancipation des peuples sous tutelle commença à prendre politiquement une urgence contagieuse auprès des



pays en position de tuteur. C'est ainsi que débutèrent les mouvements de décolonisation et d'indépendance des peuples jusqu'alors soumis à l'emprise coloniale.

Cependant, constate l'auteur, la fin politique de la colonisation n'a pas signifié la fin de la présence des anciens colons ou de leurs successeurs. Leurs activités et leurs entreprises continuent d'exister dans les pays juridiquement libres. De nouvelles formes de colonisation plus insidieuses prennent parfois le relais des conquêtes guerrières : des nations plus riches, plus entreprenantes ou en manque d'espace pour leur population, achètent des terres, des ressources forestières, minières ou aquatiques, afin de les exploiter au mieux de leur propres besoins. Désormais, les données du problème se sont diversifiées et sont devenues plus complexes. Les grands bénéficiaires des accaparements bétonnent et fortifient leurs fossés et leurs ouvrages de défense. Ainsi, un demi-siècle après ces indépendances, certains pays occidentaux gardent encore avec les pays africains d'étranges relations.

Colonisation spirituelle

Du côté de l'Eglise, écrit l'auteur, ce n'est que vers la moitié du XX^e siècle que le Vatican a commencé à nommer des évêques indigènes, mais ceux-ci restent construits sur le modèle de leurs prédécesseurs occidentaux. Tout est fait d'ailleurs sur le modèle romain et les contradictions ne sont pas les bienvenues, même si l'Eglise prône l'inculturation religieuse. Tout écart par rapport aux réglementations établies par le Vatican se trouve réprimandé, avec toutes les nuances de la contrainte

que les instances vaticanes manient avec brio depuis des siècles, y compris envers des évêques.

Pour le Père Legrain, il est souhaitable de mettre en place une évangélisation suffisamment décaignée de ses inévitables allusions européennes. Tant que cela ne sera pas le cas, on parlera toujours d'une colonisation spirituelle. Or, pour lui, qu'il s'agisse de colonisation ou d'évangélisation, une paix durable ne peut s'installer que dans la liberté, le respect de l'autre, la réciprocité et la solidarité.

Hilaire Mitendo

www.jesuites.ch

Qui sont les jésuites ? Que font-ils ?
Quelle est leur vision du monde ?
Qu'est-ce que la spiritualité ignatienne ?

Le nouveau site **www.jesuites.ch** permet d'entrer en lien avec les jésuites de Suisse romande. Vous y trouverez toutes les informations les concernant, des chroniques, des articles, des news, ainsi qu'un programme de leurs activités : formations, retraites, voyages, conférences. Consultable sur tout support numérique.

Les jésuites de Suisse ont aussi leur page facebook. Visitez-la !



■ Biographie

Bernard Sesé
Petite vie de Blaise Pascal

Paris, Desclée de Brouwer 2013, 206 p.

Bernard Sesé excelle dans l'art d'écrire les « petites vies » de personnages illustres. Celle de Blaise Pascal reprend les informations données par la sœur aînée de Blaise dans *La vie de M. Pascal*, à la tonalité hagiographique, et aussi celles, plus rigoureuses, de sa nièce Jacqueline Perrier dans son *Mémoire concernant M. Pascal et sa famille*. Très jeune, Blaise publia des traités de géométrie. Il inventa, pour faciliter les calculs d'impôt de son père, « une machine d'arithmétique » ; suivront bien d'autres travaux scientifiques reconnus qui l'entraîneront à mener, pendant quelques années, une vie mondaine dont il se lassera assez vite.

A la suite d'une mauvaise chute du père de Pascal, deux médecins s'installèrent pour trois mois auprès du malade, lui prodiguant leurs soins, mais surtout transmettant à toute la famille leurs ferventes convictions jansénistes. Pascal connut une nuit de feu en octobre 1654 à la suite d'un accident de carrosse. Il ressentit, avec une intensité exceptionnelle, une ferveur ardente, une révélation sensible au cœur « du Dieu caché ». « Cette nouvelle lumière lui donna de la crainte et lui apporta un trouble qui traversa le repos qu'il trouvait dans les choses qui faisaient ses délices. » Les angoisses de son âme étaient nourries par les croyances dans la « Prédestination », chères aux *Messieurs de Port-Royal* que Pascal fréquentait. Il prit même ardemment leur défense à l'encontre des jésuites dans *Les Provinciales*.

Au début de l'année 1662, année de sa mort, Pascal organisa à Paris, avec le duc de Roannez, l'entreprise des *Carrosses à 5 sols*, prémices des transports urbains collectifs. Homme d'action et de réflexion, Pascal fut un esprit universel livrant, dans ses *Pensées*, sa quête de la vérité, son adhésion du cœur et de la raison à la religion chrétienne, par la démonstration de l'authenticité de cette religion centrée sur le Sauveur.

Excellente biographie, bien documentée, qui a le mérite de citer abondamment Pascal.

Monique Desthieux

■ Spiritualité

Jean-Marie Kroug,
La saveur de l'amour divin

Le vocabulaire amoureux de trois femmes mystiques au XVII^e siècle
St-Maurice, Saint-Augustin 2013, 238 p.

Cet ouvrage est une belle initiation à des écrits mystiques très accessibles. La mystique a pour but essentiel de nous entraîner à vivre en union avec Dieu, et l'auteur veut montrer que cette vie d'union n'est pas réservée aux moines ou aux moniales mais à chacun, chacune. Il nous entraîne à suivre trois femmes du XVII^e siècle, épouses aimantes, mères attentives, qui ont eu la douleur de perdre leur mari.

Que ce soit Barbe Acarie, Jeanne de Chantal ou Marie Guyard de l'Incarnation, elles ont, à la demande de leur confesseur, écrit leurs prières adressées au Seigneur, en reprenant les plus beaux mots de leur amour humain. Elles avaient une double capacité : celle de parler de Dieu comme d'un amour immense et celle de parler à Dieu comme on le fait avec un amant. Leur vie est retracée dans un langage accessible, bien documenté. En deuxième partie, il nous est présenté une étude du vocabulaire affectif de l'époque, pour cerner au plus près les mouvements de leur âme.

Au-delà des vastes connaissances exégétiques et théologiques, ces trois femmes nous invitent à ouvrir notre cœur et à exprimer notre amour pour le Seigneur en des mots très simples.

Monique Desthieux

Gabriel Ringlet
Effacement de Dieu

La voie des moines-poètes
Paris, Albin-Michel 2013, 294 p.

S'enracinant dans un terreau théologique et poétique (Colomban, Bernard de Clervaux, les béguines, Hildegarde de Bingen, Eckhart, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix...), six moines de notre temps, « six chemins si singuliers [...] vont [...] se croiser au carrefour de l'effacement » : François Cassindena-Tévedy, Gilles Baudry, Jean-Yves Quellec, Catherine-Marie de la Trinité, Charles Dumont et Christophe Lebreton.

Gabriel Ringlet joint à ces rencontres Pierre Thibault, l'architecte de l'abbaye Val Notre-Dame au Québec. Celui-ci a traduit Dieu et la poésie dans la conception du monastère (la pierre et le bois). Il suffit de consulter la vidéo de l'abbaye sur Internet pour être ébloui par la nature et la lumière qui accompagnent les moines au long de leurs journées.

Pourquoi nos liturgies sont-elles si cérébrales, si catégoriques sur un Dieu tout-puissant, « comme si un psaume, une oraison ou une prière eucharistique ne méritaient pas un véritable travail poétique » ?

Ces moines-poètes nous parlent d'une théologie de l'émerveillement, du « clair-obscur », comme pour laisser entrer Dieu par effraction sur des chemins de traverse ou dans le blanc du texte ; un Dieu furtif qui effleure doucement, sans violence, dans la fragilité du souffle. « Le poète-théologien ne parle pas "de" Dieu, ni "sur" Dieu. Il "parle-Dieu"... Dieu n'est pas achevé... toujours devant... Il sera. »

Ce livre est un cadeau que Gabriel Ringlet nous offre avec sa sensibilité, sa connivence avec un Dieu qui se révèle dans un langage poétique non contraignant, dans l'effacement.

Marie-Thérèse Bouchardy

Littérature

Mathieu Mégevand

Ce qu'il reste des mots

Paris, Fayard 2013, 210 p.

Comment admettre le mal dans un monde soi-disant créé par un créateur tout-puissant et bon ? Surtout le mal absolu, celui qui fond sur vous sans raison ni cause, sans qu'aucun coupable ne puisse être désigné et qui échappe à toute explication, comme, par exemple, le terrible accident de car de Sierre qui a provoqué la mort de 22 enfants ? Que reste-t-il derrière les mots quand le langage se désagrège ? Le silence serait-il seul supportable ?

Insatisfait, l'auteur interroge un professeur de philosophie qui affirme : « Entre naissance et mort, on peut avoir du bon temps et du mauvais temps, mais qu'il n'y a aucun mal dans le monde. » L'absurdité de la réponse relance de plus belle la quête de l'auteur, qui s'en va chercher une explica-

tion auprès des artistes, des philosophes, des religions, de ceux et celles qui ont été des victimes du mal absolu.

Melancholia, un film noir, reflet d'une humanité qui ne croit plus ; Wittgenstein et sa théorie du langage l'invite au silence ; Quignard et Hermann Hesse annoncent la fin de tout espoir ; la psychologie découvre le processus du deuil ; les philosophes anciens et les mythologies grecques et latines n'apportent guère de réponse satisfaisante face à l'indicible.

Touché lui-même par la maladie, ébranlé par le cancer et la mort d'une amie, il finit par trouver un bout de chemin auprès des victimes elles-mêmes. Jésus lui fait découvrir un Dieu victime du mal absolu ; le courage d'Etty Hillesum lui enseigne à prendre en charge la fragilité de ce Dieu ; Hans Jonas lui explique que Dieu, qui est bon, ne pouvait pas intervenir à Auschwitz ; les théologiens du *Process* (André Gounelle et d'autres) le réconcilient avec le christianisme.

Dans sa quête, l'auteur oublie, malheureusement, un théologien majeur, plus proche encore, qui a réfléchi comme aucun au problème qui le préoccupe, Maurice Zundel. Sa rencontre lui aurait épargné quelques détours.

Conçu comme un récit, d'une écriture très agréable qui n'enlève rien au sérieux de la recherche, je ne peux que recommander ce livre à tous ceux et celles que le problème du mal déconcerte au point de mettre en doute la bonté et la toute-puissance du Créateur.

Pierre Emonet

Nicolas Dieterlé

Afrique et autres récits

Paris-Orbey, Arfuyen 2013, 188 p.

L'auteur n'a jamais publié de son vivant, mais on a retrouvé après sa mort (un suicide, à la suite d'une épuisante dépression, alors qu'il n'avait pas 40 ans) quantité de textes, tous plus beaux les uns que les autres, ainsi que de nombreuses peintures et dessins.

Vous l'aurez compris, Nicolas Dieterlé était un artiste, un être singulièrement intense. Ce livre contient des évocations qui furent rassemblées sous différents thèmes : *Afrique, Fictions, Rêves, Voyages au Bénin, Promenades, Portraits et Retour au Cameroun.*

L'écriture est fort belle et conjugue une grande variété de formes, allant de l'auto-biographie à des expériences oniriques.

Son enfance, il la passe en Afrique où son père est chirurgien. Il y est heureux, mais le retour en France, à l'âge de 10 ans, sera très déstabilisant et douloureux. On peut dire qu'il vivra son adolescence et sa vie d'adulte dans la nostalgie. Ses évocations sont poétiques et métaphoriques.

Quelques exemples : « Cet univers était peuplé des lumières éparées de nos lampes à pétrole, pareils à de minces poissons au doux rayonnement » ; « Il a avec les rochers qui surplombent leur maison des liens plus profonds que ceux créés par l'amour, car ils étaient tissés d'une fibre faite des songes les plus anciens ». Ses sœurs et lui sont liés d'une manière aussi parfaite que les facettes d'un cristal.

En réalité, son univers entier était pétri d'une pureté sans fond. Il se voit comme un enfant qui tient dans ses mains une perle ou une étoile. Dans ses rêves, il voit une maison où la souffrance n'est pas admise. Il se tient sous des arbres et rêve d'une existence possible au sein de cette maison. Il voit aussi une baleine bleue avec qui il partage un grand amour, et qui peu à peu perd son poids superflu et ne se distingue plus de l'air et de l'eau, filant tel un souffle l'emportant avec lui.

Comme déjà dit, sa nostalgie est très profonde, plus encore que la mémoire. Il nous confie que le dehors et le dedans ne sont pas séparés. Que l'enfant sait cela, mais que c'est un savoir inconscient. Le poète et l'amoureux en ont conscience eux... Je terminerai par une citation merveilleuse : « La beauté est la face émerveillée que Dieu tourne vers le monde. »

Marie-Luce Dayer

■ Histoire

Collectif

Vatican II

Le commencement d'un commencement
Paris, Facultés jésuites de Paris 2013, 160 p.

Le titre de ce modeste mais riche ouvrage est emprunté à Karl Rahner et pose bien la question que ne cesse de susciter le concile œcuménique Vatican II : tradition et/ou innovation ? La réponse des sept auteurs

participants, en octobre 2012, au colloque de rentrée des Facultés du Centre Sèvres est finalement celle d'un commencement qui renoue avec le commencement : à savoir la mission de l'Eglise dans le monde. Tradition, oui, mais en vue de l'avenir ; innovation, certes, mais avec le regard constamment tourné vers la Source.

C'est ainsi que le Père jésuite Christoph Theobald peut écrire : ce Concile « me semble un événement "prophétique" parce qu'il a aidé l'Eglise à quitter la chrétienté et à engager un véritable processus de conversion collective (...), amorçant un jeu d'ajustement entre une vision évangélique du monde et un traitement collégial des questions qui se posent. »

L'originalité de cet ouvrage, certes circonstanciel, est par ailleurs de rendre compte de trois documents qui attestent des répercussions de Vatican II et de ses ouvertures : *Evangelii Nuntiandi*, une exhortation apostolique à l'évangélisation, prononcée par Paul VI en 1975 et ici commentée par le Père Michel Fédou sj ; *Ut unum sint*, une lettre encyclique de Jean Paul II (1995) sur l'œcuménisme, commentée par Sr Anne-Marie Petitjean ; *Nostra aetate*, un document du Concile qui, selon Sr Agnès Kim Mi-Jeung, « a entraîné un changement prodigieux d'attitude de l'Eglise dans la relation avec les autres religions ». Quant aux réactions et aux remous causés par Vatican II, c'est Laurent Villemin qui s'en fait le subtil commentateur.

Remercions finalement Frère Emile, de Taizé, de ce trait : le Christ n'est pas d'abord considéré dans le rayonnement de sa gloire, comme le faisaient les conciles orientaux, mais dans la manière dont il éclaire « ce monde où nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique ». *Lumen gentium*, le Christ lumière des Peuples !

Philippe Secretan

Sous la direction d'Alain Clavien

Helvetia et le goupillon

Religion et politique en Suisse romande, XIX^e-XX^e siècles

Lausanne, Société d'histoire de la Suisse romande 2012, 136 p.

La Société historique de la Suisse romande publie les actes d'un récent colloque, traitant, comme il est dit, de l'histoire des liaisons - que d'aucuns décrivent comme dangereuses - entre la religion et la politique. Ce livre est composé des contributions de six historiens romands des universités de Fribourg, Genève, Lausanne et Neuchâtel sur la période des deux derniers siècles, qui s'étend de la situation des catholiques dans le canton de Neuchâtel au XIX^e siècle jusqu'à, il y a seulement quarante ans, l'affaire - dite des 32 - du refus collectif à la défense nationale.

D'autres chapitres traitent de la Suisse romande plus globalement, avec le brillant panorama sur le catholicisme politique en Suisse romande du professeur Francis Python. Mais notre coup de cœur revient à la conquête du repos dominical en Suisse de 1861 à 1916 de Valérie Lathion, de l'Université de Genève, qui conclut ainsi : « C'est donc un idéal religieux qui a permis, par une argumentation socio-économique, fruit d'une interprétation pragmatique, d'obtenir une législation laïcisée contribuant à l'avènement de l'Etat social. » On prend conscience que les termes sur le travail du dimanche, débattus dans notre actualité, n'ont pas vraiment varié depuis la révolution industrielle, validant le juste principe de Paul Langevin : « Quand le passé n'éclaire pas le présent, l'avenir marche dans les ténèbres. »

Dominique Mougeotte

■ Théologie

Sous la direction de

Jérôme Cottin et Jean-Marc Meyer

Catéchèse protestante et enseignement religieux

Bruxelles/Genève, Lumen Vitae/Labor et Fides 2013, 248 p.

Publié sous la direction de Jérôme Cottin, professeur de théologie pratique à la

Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, et de Jean-Marc Meyer, responsable du Service de la catéchèse et de l'enseignement religieux pour l'Union des Eglises protestantes d'Alsace et de Lorraine, ce livre est le fruit de deux journées d'études qui eurent lieu à Strasbourg en mai 2012.

L'ouvrage commence par constater l'absence quasi totale dans le protestantisme, depuis une vingtaine d'années, d'une réflexion à proprement parler théologique sur la catéchèse, alors même que celle-ci occupait une place essentielle dans l'œuvre des Réformateurs du XVI^e siècle - et cela au contraire de la recherche théologique catholique récente.

Deux parties sont consacrées à l'évolution en Belgique, en France (dans le cas concordataire particulier de l'Alsace et de la Moselle) et en Suisse romande des pratiques catéchétiques protestantes francophones et de l'enseignement religieux dans le cadre scolaire. L'ouvrage propose aussi une approche philosophique sur la relation catéchétique, puis une réflexion sur les outils pédagogiques dans le cadre de la postmodernité, caractérisée notamment par le passage aux technologies du numérique. Il se poursuit par trois questionnements à l'adresse de la catéchèse protestante à partir, respectivement, de la prise en compte des demandes spirituelles de notre temps, de la réflexion et de la pratique catéchétiques catholiques, et enfin d'une analyse sociologique de la jeunesse européenne actuelle.

Jérôme Cottin esquisse des pistes pour renouveler théologiquement les pratiques catéchétiques des Eglises protestantes, en vue de rendre possible une expérience religieuse intégrée dans la vie de la communauté. Il se réfère notamment à la *Théologie catéchuménale* d'Henri Bourgeois, qui affirmait en 1991 : « Le problème des commentants ou recommençants, c'est en réalité le problème de l'Eglise. Celle-ci n'est pas, en Occident, spontanément catéchuménale. Elle se laisse accaparer par ses membres qui sont intégrés à ses organisations, et n'a pas assez de moyens pour les gens qui frappent à sa porte et qui voudraient découvrir ou redécouvrir l'Évangile. (...) Cela demande un retournement de pensée ou d'attitudes. »

Ion Karakash

Ce n'est qu'un au revoir

Y a-t-il une vie après la mort ? C'est par cette grande question que commençait, il y a sept ans, mon premier billet dans choisir. Une question qui est revenue à plusieurs reprises, quoique sous différentes formes, au fil des quelque septante-cinq billets suivants, assortie d'autres questions tout aussi cruciales. Y a-t-il une vie après l'apocalypse de 2012 ? (la réponse est oui). Y a-t-il une vie ailleurs dans l'univers ? (les avis sont partagés, mais, personnellement, j'y crois). Y a-t-il une vie quand on est un poulet élevé en batterie ? (j'ai bien peur que non). Y a-t-il une vie quand on est une fraise des bois poussant par inadvertance le long d'un mur d'immeuble ? (ça dépend des passants). Sans oublier l'ultime question, qui peut sembler absurde au premier abord, mais qui trouve tout son sens face à la souffrance de tant de gens victimes de maladie, de violence, de catastrophes naturelles, d'injustice sociale, de détresse et de désespoir : y a-t-il une vie AVANT la mort ?

Aujourd'hui, au moment d'entamer mon dernier billet (eh oui !), je veux faire un paquet de toutes ces questions et les déposer sous le sapin, devant la crèche, emballées dans un

papier-cadeau tout miroitant d'étoiles, dessinées par la main d'un petit enfant.

Il s'appelle Maël. Il a quatre ans et une langue sacrément bien pendue. « Grand-maman, tu vas mourir bientôt ! » me lance-t-il sur le chemin de l'école. « J'espère bien que non ! » lui réponds-je, quelque peu réfrigérée par cette annonce péremptoire, fruit d'un raisonnement ultra logique fondé sur le fait que ce sont les gens vieux ou malades qui meurent - ainsi qu'on l'a expliqué maintes fois au gamin. Je le regarde. Il est mignon comme tout. D'immenses yeux noirs sous un casque de cheveux blonds. Un front têtu derrière lequel s'agitent de graves pensées. En effet, tout comme son frère Nolan deux ans plus tôt, Maël semble travaillé par le problème de la mort, surtout depuis qu'il a compris qu'il s'agit là d'un événement irrémédiable. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de jouer à trucidier ses ennemis au moyen de la seule arme factice admise à la maison : son sabre de ninja en plastique. Ou d'assister sans sourciller au jeu quelque peu macabre (quoique potentiellement utile) auquel s'adonnent, dans le préau, en attendant que la cloche sonne, quelques « grands » de son école. Un jeu qui consiste pour l'un des protagonistes à faire le mort, tandis qu'un copain, accroupi à son

côté, lui administre un vigoureux massage cardiaque, comme dans les séries télévisées.

Par parenthèse, j'avoue que cela me sidère. Quand j'étais petite, la mort était le cadet de mes soucis. Je savais juste qu'elle existait, sans me sentir le moins du monde concernée par elle, ni avoir la moindre idée de ce à quoi elle pouvait ressembler. Comment l'aurais-je pu ? La télé n'existait pas. Au surplus, l'univers des adultes était bien plus étanche que maintenant. Nulle image n'en filtrait et les bouches étaient closes, surtout lorsqu'il s'agissait de sujets tabous comme la mort ou le sexe. Tandis qu'aujourd'hui, les enfants se promènent à travers une jungle médiatique qui les expose, dès leur plus jeune âge, à de brutales réalités dont il est très difficile de les protéger. Même constat en ce qui concerne les ados, qui « consomment » du porno avec régularité grâce à Internet, paraît-il.

Mon brave petit Maël, par bonheur, n'en est pas encore là. Et n'y sera jamais, je l'espère ! D'autant qu'une autre grande curiosité l'habite : Dieu, qui est-il ? où est-il ? Depuis que sa maman a eu la bonne idée de commencer à lui lire, ainsi qu'à son frère, la Bible des enfants, Maël ne tarit pas de questions auxquelles les adultes de son entourage ont bien du mal à répondre. Mais Maël a-t-il véritablement besoin de réponses ? Je me le demande de plus en plus, à en juger par certaines anecdotes révélatrices. Ainsi, l'autre jour, quand on lui a annoncé que quel-
qu'un allait venir manger le soir même

à la maison, mais que c'était une surprise et qu'il devrait être sage (en fait, c'était son papi de France qu'il ne voit pas souvent), Maël a demandé : « C'est Dieu ? ». Puis, quelques jours plus tard, alors qu'on lui expliquait que tel événement s'était passé avant la naissance de son grand frère Nolan, il s'est enquis : « Alors, Dieu ne l'avait pas encore dessiné ? »

Et moi je m'émerveille, et je me dis que ce petit a saisi l'essentiel du mystère de Dieu - qui est Origine et Promesse - sans qu'on le lui explique. Et je me dis aussi que ce dont il a besoin d'abord, tout comme nous les grands, ce n'est pas de réponses formatées, mesurées à l'aune de la raison - mais d'espérance. Pour l'apaisement de son âme et l'épanouissement de sa joie, il a besoin de savoir que Dieu veille sur lui et sur tous ceux qu'il aime. Bref, il a besoin de Jésus dans la crèche. Joyeux Noël, Maël ! Et à vous tous aussi, fidèles amis de choisir, qui m'avez accompagnée sur ce passionnant bout de chemin.

Gladys Théodoloz



Un grand merci à Gladys Théodoloz qui, durant 7 ans, nous a offert sa lecture du monde et de l'actualité. Ses traits de plume à la fois graves, drôles et poétiques ont été remarqués et attendus par nombre d'entre vous.

La rédaction

Amérique latine	
LECAROS V.	• Une Eglise accidentée. La sécularisation de l'Amérique latine ... 645,14
Bible	
LEFEBVRE Ph.	• Dieu, expert du bon ... 643-44,20
VALDÉS A.Á.	• La malédiction du figuier ... 641,9
VANISTENDAEL St.	• Résilience dans la Bible ... 643-44,26
Blasphème	
DE CHARENTENAY P.	• Le blasphème. Les limites de la liberté ... 638,18
GARDAZ Ph.	• Offenses religieuses. Eclairage juridique ... 638,22
SCHELLING Th.	• Des risques ambivalents. Les lois contre la diffamation religieuse ... 638,25
Bonheur	
DUCARROZ Cl.	• La vie est belle. Quoi que ! ... 643-44,16
EMONET P.	• La boussole d'Ignace ... 643-44,9
GARCIA A.	• Excellence, tranquillité et vertu ... 643-44,32
LEFEBVRE Ph.	• Dieu, expert du bon ... 643-44,20
SALIN D.	• Une joie étrange ... 643-44,12
Chronique	
THÉODOLOZ GI.	• Tout continue ... 637,44
	• Grandir ... 638,44
	• Neige ... 639,44
	• « Habemus papam » ... 640,44
	• Ménage de printemps ... 641,44
	• Extraterrestre ... 643-44,52
	• Images d'été ... 645,44
	• A propos d'intelligence ... 646,44
	• Tunnel ... 647,44
	• Ce n'est qu'un au revoir ! ... 648,42
Cinéma	
BITTAR P.	• Doc d'auteur et drame docu ... 637,25
	• Expérimentations ... 638,29
	• Entre maître et esclave ... 639,29
	• Des hommes et des saints ... 640,29
	• Seuls dans la nature ... 641,31
	• La force de s'accrocher ... 642,29
	• Travelling vers le bonheur ... 643-44,43
	• Japonismes. Exorcisme et mémoire ... 645,29
	• Deux luttes tragiques ... 646,24
	• Minimaliste ou creux ? ... 647,31
	• Immersions. En milieux inconnus ! ... 648,24
Doctrine sociale	
DEEB M. et MKHIZE Ph.	• A qui appartient la terre ? ... 639,16
PERROT E.	• L'enjeu coopératif. La coopération pour valeur refuge ... 639,25
Droit	
BORY V.	• Le féminicide entre dans les lois ... 646,19
GARDAZ Ph.	• Offenses religieuses. Eclairage juridique ... 638,22
	• Petit glossaire de la vie de couple ... 641,14
Economie	
MAILLARD ARDENTI Y.	• Accaparement des terres. Des banques de développement impliquées ... 639,21
	• Les Suisses impliqués ... 639,24
PERROT E.	• L'enjeu coopératif. La coopération pour valeur refuge ... 639,25
	• La méthode Thatcher ... 641,26
Editorial	
BITTAR L.	• Le temps de signer... ... 638,2
	• Soutenus et responsables ... 642,2
	• E viva François ! ... 645,2
CHRISTIAENS L.	• Quel bonheur ? ... 643-44,2
EMONET P.	• La liberté d'un chrétien ... 639,2
	• Noël, la violence exorcisée ... 648,2
FUGLISTALLER B.	• La famille au-delà des modèles ... 637,2
LIVIO J.-B.	• Devenir des saints ! ... 647,2
LONGCHAMP A.	• Un homme libre ... 640,2
PERROT E.	• La morale, le droit et la loi ... 641,2
SPADARO A.	• Une rencontre exceptionnelle ! ... 646,2
Eglise	
DUCARROZ Cl.	• Au chevet de l'œcuménisme ... 637,9
PERROT E.	• Catholique et franc-maçon ... 646,15
SCHELLING Th.	• Le pape. Un évêque comme les autres ... 640,10
SPADARO A.	• Entretien avec le pape François. Ce qu'il veut pour l'Eglise ! ... 646,9
VAUCHER B. et VIRET A.	• Le jeûne. Renouveau d'une tradition spirituelle ... 639,12
ZUNDEL M.	• Pour retrouver Jésus, faut-il sacrifier l'Eglise ? ... 640,13
Eglises en Suisse	
BRUN M.	• Damaskinos Papandréou. Premier métropolitain de Suisse ... 637,13
BRUHIN J.	• Les jésuites en Suisse : 40 ans après leur réhabilitation ... 642,9
Ethique	
COLLAUD Th.	• Le grand âge. Pour une humanité partagée ... 637,16
MARGOT N.	• Les psychologues de Guantánamo. Instrumentalisation de l'éthique de la santé 647,25
Expositions	
CORNU D.	• Les magiciens de la lagune. La Biennale de Venise ... 645,31
MUSY J.	• Un péplum en toc ... 647,33
NEVEJAN G.	• Témoins d'époques ... 637,29
	• Sam Szafran : l'œuvre et la vie ... 639,31
	• Max Ernst, Hubert Looser : artiste et collectionneur inspirés ... 642,31
	• Edvard Munch, médiumnique et moderne ... 646,26
	• Richier et les abstractionnistes ... 648,28
Foi	
KUSAR Stj.	• La foi, un regard neuf. L'encyclique « Lumen fidei » ... 647,17
LAUTENSCHLAGER Br.	• Travail d'intériorité et foi. Marcel Légaut (1900-1990) ... 647,13
Histoire de l'Eglise	
JAKAB A.	• Origène. Homme d'Eglise en période de mutation ... 638,14
Homosexualité	
MÜLLER D.	• Couples homosexuels. Vers une bénédiction ? ... 641,17
PRALONG J.	• L'homosexualité, un chantier ... 641,22
Humanitaire	
BERTOLUZZI G.	• Syriens en Egypte. De réfugiés à « terroristes » ... 648,19
BITTAR L.	• Réfugiés de Syrie. Appel à l'Occident ... 648,18
VEUTHEY M.	• Universalisme de l'humanitaire ... 642,11
Jésuites	
BRUHIN J.	• Les jésuites en Suisse : 40 ans après leur réhabilitation ... 642,9
EMONET P.	• La boussole d'Ignace ... 643-44,9
	• Robert Stalder, hommage ... 646,4
HUG J.	• Le combat de Dall'Oglio ... 645,37
POIRIER J.M.	• François : les racines de sa pensée ... 645,19
RUTISHAUSER Chr. et SUDBECK-BAUR W.	• Jorge Bergoglio : des allégations infondées ... 640,4
SALVINI G.P.	• Carlo Maria Martini. Homme de la Parole et de l'Eglise ... 638,9
SPADARO A.	• Rencontre avec le pape François. Sa vision de la Compagnie de Jésus ... 647,9
Jeunes	
CARRON J.	• Les 15-35 ans et la foi ... 645,9
LAFARGUE D.	• « Le Petit Prince ». L'univers paradoxal de l'enfant ... 648,31
PISTOLETTI P.	• De retour de Rio ! ... 645-12
Lettres	
JOULIÉ G.	• Le roman, l'amour et l'Occident ... 637,32
	• Otto Weininger (1880-1903) ... 639,35
	• Marie Noël, Sergueï Essenine ... 640,33
	• Amer Drieu. ... 642,34

	• <i>Le prophète dit au Roi</i> 646,31
	• <i>Virgile. Le père de l'Occident</i> 647,34
LAFARGUE D.	• « <i>Le Petit Prince</i> » 648,31
	• <i>L'univers paradoxal de l'enfant</i> 648,31
THÉVOZ S.	• <i>Silvia Härr. Mention sublime</i> 638,32
	• <i>Le corps au creuset du récit.</i>
	• <i>Laure Mi Hyun Crosset</i> 641,34
	• <i>Nathalie Chaix. Epanouissement du désir</i> 645,34
Livres ouverts	
BROQUET R.	• <i>La dévoration</i> 647,38
CORNU D.	• <i>Une démocratie trop crédule ?</i> 642,38
DAYER M.-L.	• <i>Newman raconté par Jean Honoré</i> 640,37
	• <i>Confidences</i> 643-44,48
	• <i>Adolescence en Tchétchénie</i> 647,39
DESHUSSES-RAEMY A.	• <i>Bible. Analyse narrative</i> 640,39
	• <i>Parole en liberté</i> 646,38
DESTHIEUX M.	• <i>Les fêtes liturgiques</i> 642,37
EMONET P.	• <i>Loyola, Ricci, Clavius & Cie</i> 639,38
HUG J.	• <i>Nouveau Testament commenté</i> 637,36
	• <i>Le combat de Dall'Oglio</i> 645,37
JELÉN O.	• <i>Violence. De l'animal à l'homme</i> 645,38
LONGCHAMP A.	• <i>Sergio Regazzoni</i> 641,37
MAREJKO J.	• <i>Terres de sang</i> 642,39
MITENDO H.	• <i>Colonisation et évangélisation</i> 648,35
MÜLLER D.	• <i>Anthropologie et christologie</i> 638,35
PETITE J.	• <i>Le religieux à l'hôpital</i> 637,38
QUISINSKY M.	• <i>Vie et pensées chrétiennes</i> 641,38
SCHELLING Th.	• <i>Dialogue interreligieux</i> 638,36
SCHOUWEY J.	• <i>Les défis de la théologie</i> 640,38
THÉLIN R.	• <i>Ermites du Milieu du Monde</i> 641,39
VOGELSANGER W.	• <i>Vagabond de Dieu</i> 646,37
ZAHND F.	• <i>Ressusciter les Eglises</i> 637,39
Mariage	
GARDAZ Ph.	• <i>Petit glossaire de la vie de couple</i> 641,14
MÜLLER D.	• <i>Couples homosexuels.</i>
	• <i>Vers une bénédiction ?</i> 641,17
Moyen-Orient	
BERTOLUZZI G.	• <i>Syriens en Egypte.</i>
	• <i>De réfugiés à « terroristes »</i> 648,19
BITTAR L.	• <i>La terre promise</i> 648,9
	• <i>Réfugiés de Syrie. Appel à l'Occident</i> 648,18
DESORGUES P.	• <i>Islam politique. L'expérience tunisienne</i> 648,14
	• <i>Abdelfattah Mourou</i> 648,16
MUDRY Y.	• <i>Un chrétien à l'épreuve de Jérusalem</i> 648,10
Musique	
ARLETTAZ V.	• <i>Le plus libre des arts</i> 643-44,39
Pape François	
POIRIER J.M.	• <i>François : les racines de sa pensée</i> 645,19
RUTSHAUSER Chr. et	
SUDBECK-BAUR W.	• <i>Jorge Bergoglio : des allégations infondées</i> 640,4
SPADARO A.	• <i>Entretien avec le pape François.</i>
	• <i>Ce qu'il veut pour l'Eglise !</i> 646,9
	• <i>Sa vision de la Compagnie de Jésus</i> 647,9
Philosophie	
GARCIA A.	• <i>Excellence, tranquillité et vertu</i> 643-44,32
Politique	
LONGET R.	• <i>Des liaisons dangereuses.</i>
	• <i>Technologies et politique</i> 647,21
MAILLARD ARDENT Y.	• <i>Accaparement des terres. Des banques de</i>
	• <i>développement impliquées</i> 639,21
PERROT E.	• <i>La méthode Thatcher</i> 641,26
Portrait	
BRUN M.	• <i>Damaskinos Papandréou.</i>
	• <i>Premier métropolitain de Suisse</i> 637,13
EMONET P.	• <i>Robert Stalder, hommage</i> 646,4
LAUTENSCHLAGER Br.	• <i>Travail d'intériorité et foi.</i>
	• <i>Marcel Légaut (1900-1990)</i> 647,13
POIRIER J.M.	• <i>François : les racines de sa pensée</i> 645,19
SALVINI G.P.	• <i>Carlo Maria Martini.</i>
	• <i>Homme de la Parole et de l'Eglise</i> 638,9
Précarité	
COLLAUD Th.	• <i>Le grand âge. Pour une humanité partagée</i> 637,16
FOSSATI C.	• <i>Drogues : « Il faut sortir du modèle répressif »,</i>
	• <i>une interview d'Olivier Guéniat</i> 642,20
PRALONG J.	• <i>Le suicide. Du tabou au partage</i> 642,16
TOKSÖZ T.G.	• <i>Chômeurs, et puis ?</i> 642,24
Prose	
HÄRRI S.	• <i>De la dopamine aux pivoines</i> 643-44,36
JOULIÉ G.	• <i>Réverie lémanique</i> 643-44,30
URECH M.-J.	• <i>Saynètes de vie</i> 643-44,24
Psychologie	
VANISTENDAEL St.	• <i>Résilience dans la Bible</i> 643-44,26
MARGOT N.	• <i>Les psychologues de Guantánamo.</i>
	• <i>Instrumentalisation de l'éthique de la santé</i> 647,25
Religions	
BITTAR L.	• <i>La terre promise</i> 648,9
DESORGUES P.	• <i>Abdelfattah Mourou</i> 648,16
GARDAZ Ph.	• <i>Impôts. Vers une nouvelle alternative</i> 640,17
HUOT J.-Cl.	• <i>Travailler le dimanche. Est-ce normal ?</i> 645,24
LECAROS V.	• <i>Une Eglise accidentée.</i>
	• <i>La sécularisation de l'Amérique latine</i> 645,14
MUDRY Y.	• <i>Un chrétien à l'épreuve de Jérusalem</i> 648,10
SCHELLING Th.	• <i>Des risques ambivalents.</i>
	• <i>Les lois contre la diffamation religieuse</i> 638,25
VEUTHEY M.	• <i>Universalisme de l'humanitaire</i> 642,11
Rousseau	
BOUCHARDY M.Th.	• <i>Rousseau : l'usage de cette vie</i> 640,21
MAREJKO J.	• <i>La faute à Rousseau ? Conditions d'un</i>
	• <i>discours écologique crédible</i> 640,25
Société	
BORY V.	• <i>Le féminicide entre dans les lois</i> 646,19
DE CHARENTENAY P.	• <i>Le blasphème. Les limites de la liberté</i> 638,18
DEEB M. et MKHIZE Ph.	• <i>A qui appartient la terre ?</i> 639,16
FOSSATI C.	• <i>Drogues : « Il faut sortir du modèle répressif »,</i>
	• <i>une interview d'Olivier Guéniat</i> 642,20
HUOT J.-Cl.	• <i>Travailler le dimanche. Est-ce normal ?</i> 645,24
MONOD-ZORZI St.	• <i>Spiritualité des patients.</i> 637,20
TOKSÖZ T.G.	• <i>Chômeurs, et puis ?</i> 642,24
Spiritualité	
CARRON J.	• <i>Les 15-35 ans et la foi</i> 645,9
DUCARROZ Cl.	• <i>La vie est belle. Quoique !</i> 643-44,16
EMONET P.	• <i>Un Dieu à mon image</i> 641,8
FUGLISTALLER Br.	• <i>Un temps de créativité</i> 639,8
	• <i>Le mieux, ennemi du bien</i> 642,8
	• <i>Un espace pour la vie</i> 646,8
MONOD-ZORZI St.	• <i>Spiritualité des patients...</i> 637,20
PERROT E.	• <i>Désir du désir du désir...</i> 638,8
	• <i>Semblable et différent</i> 645,8
	• <i>Cadeaux de Noël</i> 648,8
PISTOLETTI P.	• <i>De retour de Rio !</i> 645,12
RUEDIN L.	• <i>Laisser décanter</i> 637,8
	• <i>Pâques : le goût de terre</i> 640,9
	• <i>La joie du « merci »</i> 643-44,8
	• <i>Le manque du manque</i> 647,8
RYAN J.	• <i>Rendre gloire à Dieu</i> 639,9
SALIN D.	• <i>Une joie étrange</i> 643-44,12
VAUCHER B. et VIRET A.	• <i>Le jeûne.</i>
	• <i>Renouveau d'une tradition spirituelle</i> 639,12
Théâtre	
BORY V.	• <i>Corps et esprits tourmentés</i> 640,31
	• <i>Le baiser et la morsure</i> 641,33
	• <i>Un climat fascinant</i> 646,29
	• <i>Passé, présent et fantasmes</i> 648,26
TOKSÖZ T.G.	• <i>Un couple amer</i> 637,27
	• <i>L'art du mixage</i> 638,31
	• <i>Un fanatisme lyrique</i> 639,34
Théologie	
KUSAR Stj.	• <i>La foi, un regard neuf.</i>
	• <i>L'encyclique « Lumen fidei »</i> 647,17



Saint-Augustin

François-Xavier Amherdt
Dieu est une fête

Tome I: cycles de l'Avent
et de Noël, fêtes de Marie
et des Saints

 Fr. 32.-



Michel Salamolard
**Le pari fou
des chrétiens**

Big bang, eucharistie,
œcuménisme

 Fr. 30.-



Philippe Theytaz
**Ado et bien
dans ta peau**

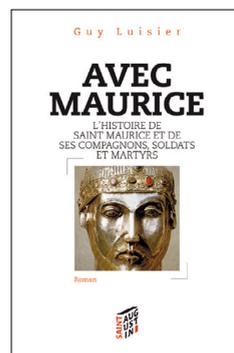
Tu peux faire
que ta vie
soit plus belle

 Fr. 22.-

Guy Luisier
Avec Maurice

L'histoire de saint Maurice
et de ses compagnons,
soldats et martyrs

 Fr. 25.-



Isabelle Prêtre
**Un si grand
chagrin**

Réponses vitales
aux inconsolables

 Fr. 28.-



Thomas Philipp
**Comment croire
aujourd'hui ?**

Être chrétien au XXI^e siècle
Préface de Mgr Albert Rouet

 Fr. 31.-